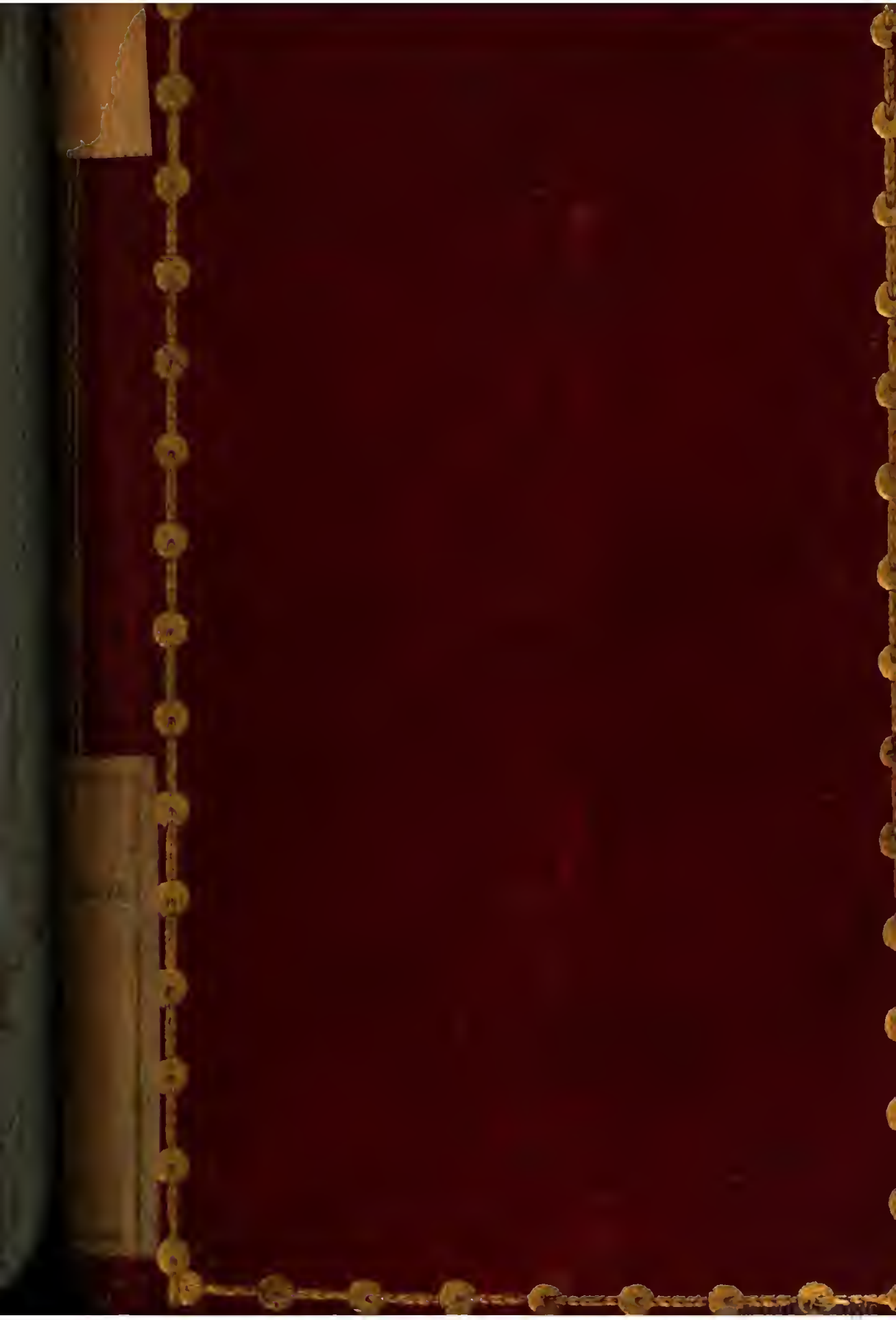


16 v 1, 25

10464

Polet. LVI. 18

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS.

5901-93

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS,

DÉDIÉE AU ROI.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,

Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé,
en ſurv. rue Pavée S. A.

Et DE BURE L'AÎNÉ, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIII.

LES ENTRETIENS MÉMORABLES DE SOCRATE,

TRADUITS DU GREC DE XÉNOPHON

PAR M. LEVESQUE.

TOME SECOND.

LES ENTRETIENS MÉMORABLES DE SOCRATE.

LIVRE III.

I.

Je vais raconter les avantages que les jeunes gens qui ſe portoient au bien trouvoient dans la ſociété de Socrate, & combien il ſavoit ajouter encore à l'ardeur de leur zele.

Un certain Dionyſidore, qui venoit d'arriver à Athènes, s'annon-

çoit pour donner des leçons dans l'art de commander les armées. Socrate n'ignoroit pas qu'un des jeunes-gens qui s'étoient attachés à lui aſpiroit à ſe diſtinguer par la gloire des armes. Jeune homme, lui dit-il, il seroit honteux de prétendre à commander un jour les troupes de la république, ſans apprendre l'art du commandement, ſur-tout quand il ſe préſente une ſi belle occaſion de s'en inſtruire. Ce seroit mériter d'être puni plus sévèrement encore qu'un impudent qui demanderoit à faire des ſtatues ſans avoir reçu les principes de l'art. Dans les dangers de la guerre, toute la fortune de l'état eſt confiée au général : par ſa bonne conduite il rend à ſa patrie les plus grands ſervices ; il lui fait

le plus grand mal par ſes fautes. Comment ne ſeroit-il pas juſtement puni pour avoir osé briguer un emploi ſi délicat, ſans avoir daigné ſe rendre capable de le remplir ?

Ce diſcours engagea le jeune homme à ſe mettre sous la conduite de Dionyſidore. Après avoir pris ſes leçons, il vint revoir Socrate. Mes amis, dit le ſage en plaiſantant, vous ſavez qu'Homere en parlant d'Agamemnon lui donne le titre de reſpectable : ne trouvez-vous pas que ce jeune homme eſt plus reſpectable encore maintenant qu'il a appris l'art de commander les armées ? Car enfin celui qui sait jouer du luth eſt un joueur de luth même lorſqu'il n'en joue pas ; & quand on connoît l'art de la médecine, on

n'en eſt pas moins médecin pour n'avoir pas actuellement de malades à guérir. Ainſi ce jeune homme a, dès à préſent, le caractere ineffaçable de général, quand on ne lui donneroit jamais d'armées à commander. Mais un homme qui ne ſauroit ni guérir les maladies, ni conduire les troupes, ne seroit ni général ni médecin, quand toutes les voix du monde entier ſe réuniroient en ſa faveur.

Puis adreſsant la parole au jeune homme : Comme il pourroit, lui dit-il, arriver à quelqu'un de nous d'avoir sous vos ordres un commandement ſubalterne, il seroit bon de ne nous pas laiſser dans toute notre ignorance. Faites-nous donc le plaiſir de nous rendre les premieres

leçons que vous avez reçues. — Les premieres, répondit le jeune homme, ont été les mêmes que les dernieres : on m'a enſeigné la tactique, c'eſt-à-dire l'art de ranger les troupes en ordre de bataille, & l'on ne m'a rien appris de plus. — Ce n'eſt là qu'une foible partie de l'art militaire : il faut encore qu'un général ſache pourvoir à tous les beſoins de l'armée ; qu'il ne laiſſe rien manquer au ſoldat ; qu'il ſoit riche en expédients, ſoigneux, patient, laborieux ; qu'avec une grande préſence d'eſprit il ait à la fois de l'indulgence & de la sévérité ; qu'il ſoit franc & rusé, habile à ſurprendre & à ſe tenir ſur ſes gardes, prodigue & rapace, aimant à donner, n'aimant pas moins à prendre, rete-

nu tout enſemble & déterminé. Je pourrois détailler ici mille autres qualités naturelles & acquiſes, toutes également néceſsaires à un général.

Je ne dis pas que ce ſoit une foible gloire de ſavoir bien ranger les troupes : car il y a bien de la différence entre une armée bien rangée & des troupes en désordre. Jettez confusément des pierres, des briques, du bois, des tuiles ; vous ne ferez qu'un monceau bizarre & inutile. Mais ſi l'on emploie, dans les fondements & ſur les combles, les matériaux qui ne peuvent ni pourrir ni ſe diſsoudre par l'humidité, comme les pierres & les tuiles, & qu'on place au milieu les briques & les bois, ſuivant la méthode des

atchitectes, on fait une choſe précieuſe qu'on appelle un édifice. — Ce que vous dites là, interrompit le jeune homme, a le plus grand rapport à l'art militaire; car on doit placer aux premiers & aux derniers rangs les meilleures troupes, & mettre au milieu le rebut de l'armée, qui ſe trouve ainſi conduit & pouſsé par les ſoldats d'élite.

A merveille, reprit Socrate. Mais votre maître vous a-t-il appris à diſcerner les bons & les mauvais ſoldats ? car, ſans cela, quel uſage ferez-vous de ſes leçons ? Suppoſons qu'il vous eût dit d'arranger de l'argent, de mettre aux premiers & aux derniers rouleaux les pieces de bon aloi, & au milieu celles de billon, comment vous en tireriez-vous ſi

vous ne ſaviez pas diſtinguer la bonne & la fauſse monnoie ? — Il ne m'a rien appris de cela ; c'eſt à nous de diſtinguer par nous-mêmes les bons & les mauvais ſoldats. — Eh bien ! que n'examinons-nous ce qu'il faudra faire pour n'y être pas trompés ? — J'y conſens. — S'il s'agiſsoit d'enlever des tréſors, ne ferions-nous pas bien de placer à la tête les ſoldats qui auroient le plus d'amour pour l'argent ? — Je le crois. — Où le danger eſt le plus grand, n'eſt-ce pas là qu'il faut placer ceux qui aiment la gloire ? — Sans doute, car ils ne demandent qu'à braver le péril ſans autre récompenſe que l'honneur. Ceux-là ne sont pas difficiles à découvrir ; ils cherchent toujours à ſe montrer.

— Enfin vous avez appris de votre maître à mettre une armée en ordre de bataille : mais il y a plusieurs manieres de la ranger ; ne vous a-t-il pas appris ſur quel terrein, dans quelle occaſion, l'on doit préférer l'une à l'autre ? — Point du tout. — Cependant les circonſtances différentes exigent un ordre différent. — Il ne m'a pas dit un mot de tout cela. — Retournez donc le trouver ; faites-lui les queſtions néceſsaires. S'il sait l'art qu'il ſe mêle de profeſser, & que ce ne ſoit pas un impudent, il rougira de s'être fait payer & de ne vous avoir pas mieux inſtruit.

II.

Il rencontra un jour un citoyen qui venoit d'être nommé général :

Savez-vous bien, lui dit-il, pourquoi Homere appelle Agamemnon le paſteur des peuples ? Je crois en voir la raiſon. Comme il eſt du devoir d'un paſteur de ménager la vie de ſes troupeaux & de les mener ſur de gras pâturages, c'eſt celui du général de ménager la vie de ſes ſoldats, de leur procurer des munitions ſuffiſantes, & de remplir l'objet qui a fait entreprendre la guerre. On ne renonce aux douceurs de la paix que pour vaincre ſes ennemis & pour être plus heureux soi-même.

Pourquoi Homere fait-il cet éloge d'Agamemnon ?

Il étoit à la fois vaillant guerrier, bon prince.

Pour mériter le titre de vaillant guerrier, c'étoit trop peu de mon-

trer ſon courage dans les combats : il étoit obligé par ſon rang d'en inſpirer à toute l'armée. Pour être bon roi, c'étoit peu de ſe procurer à lui-même les agréments de la vie ; il falloit encore qu'il fît le bonheur de ſes ſujets. Un roi n'eſt pas élu par ſes peuples pour ne s'occuper que de ſa proſpérité perſonnelle, mais pour faire la félicité de ceux qui l'ont choiſi. Les peuples combattent pour ajouter à leur bonheur : c'eſt pour obtenir cet objet de leurs vœux qu'ils nomment des généraux. Le devoir du général eſt de répondre à la confiance de ceux qui l'ont proclamé. Remplit-il leurs vues ? rien n'eſt plus glorieux : rien n'eſt plus honteux que de tromper leur eſpérance.

C'eſt ainſi qu'en recherchant quelle devoit être la vertu du chef d'une nation, Socrate faiſoit abſtraction de toutes les autres bonnes qualités, & bornoit tous ſes devoirs à rendre heureux le peuple qu'il commande.

III.

JE n'ai pas oublié l'entretien qu'il eut avec un homme qui venoit de recevoir le commandement de la cavalerie.

Pourriez-vous m'apprendre, jeune homme, lui dit-il, pourquoi vous avez recherché ce commandement? Ce n'étoit pas, ſans doute, pour marcher à la tête des cavaliers: c'eſt un honneur dont jouiſſent les archers à cheval; ils précedent même le commandant. — Vous avez

raiſon. — Ce n'étoit pas non plus pour vous faire connoître; car perſonne n'eſt plus connu que les fous. — Sans doute. — C'eſt donc que vous eſpériez faire des réformes utiles dans la cavalerie, & rendre, à la tête de ce corps, de grands ſervices à l'état? — Voilà tout mon objet. — Il eſt bien glorieux ſi vous pouvez le remplir. Enfin, on vous a donc élu pour commander les chevaux & les cavaliers? — Préciſément. — Fort bien. Dites-nous donc d'abord quelles ſont vos idées pour rendre les chevaux d'un meilleur ſervice. — Cela ne me regarde pas: c'eſt à chaque cavalier à prendre ſoin de ſon cheval. — Et ſi les uns vous amenent des chevaux qui n'aient ni jambes ni vigueur; ſi les

autres ont des chevaux ſi mal nourris qu'ils n'aient pas la force de ſuivre le corps, ou ſi fougueux qu'ils ne demeurent pas où vous les aurez placés, ou ſi rétifs que vous ne puiſſiez même les mettre en rang; comment, à la tête d'une cavalerie ſi mal montée, rendrez-vous de grands ſervices à la république ? — Vous avez raiſon, il faudra que je tâche d'avoir l'œil ſur les chevaux.

Mais n'établirez-vous pas auſſi des réformes avantageuſes parmi les cavaliers ? — N'en doutez pas. — D'abord il faudra les habituer à ſauter plus leſtement à cheval. — Cela eſt important; car, s'il leur arrive de tomber, ils ſe remettront plus vîte en ſelle, & riſqueront moins de périr. — Et quand il s'a-

gira d'en venir aux mains, prierez-vous les ennemis de vouloir bien ſe rendre ſur la place où vous avez coutume d'exercer vos troupes, ou n'eſsaierez-vous pas d'exercer vos cavaliers dans toutes les poſitions, ſur toutes les eſpeces de terrein où il peut arriver de combattre? — Voilà bien ce qu'il faudra faire. — Ne les accoutumerez-vous pas auſſi à lancer adroitement des javelots pour éclaircir les rangs des ennemis? — Cela n'eſt pas à négliger. — Il faudra piquer le courage des cavaliers, les animer contre l'ennemi: c'eſt le moyen d'augmenter leur force. — Si j'ai manqué à cela juſqu'ici, je l'obſerverai à l'avenir.

— Avez-vous auſſi pensé aux moyens de vous faire obéir? Ayez

la troupe la plus courageuſe, la mieux montée; vous n'en ferez rien ſans diſcipline. — Votre obſervation eſt bien juſte : mais quel eſt le meilleur moyen de plier mes cavaliers à l'obéiſsance? — Vous avez pu remarquer qu'en toute occaſion, pour ſe ſoumettre les hommes, il faut leur montrer de la ſupériorité. Eſt-on malade, par qui ſe laiſse-t-on conduire? par ceux qui paſsent pour avoir le plus de connoiſsance en médecine. Doit-on s'embarquer? on cherche le meilleur pilote. A-t-on des terres à faire valoir? on ſe pourvoit du plus habile laboureur. — Cela eſt vrai. — A qui donc les cavaliers obéiront-ils de meilleur cœur, ſi ce n'eſt à celui qui réunira le plus de connoiſsances néceſsaires

à la cavalerie ? — Il ſuffira donc, pour m'en faire obéir, de leur prouver que je l'emporte ſur eux en connoiſsances ? — Oui, pourvu que vous leur ayez auſſi prouvé qu'il eſt de leur honneur & de leur intérêt de vous obéir. — Eh! comment leur apprendrai-je cela ? — Vous seriez bien plus embarraſsé s'il falloit leur apprendre que le mal eſt préférable au bien, & procure plus d'avantages.

— Mais il réſulte de vos obſervations qu'un commandant de cavalerie doit avoir le talent de la parole. — Eſpériez-vous donc commander la cavalerie ſans parler ? N'avez-vous donc pas remarqué que les plus belles connoiſsances, celles que nous prèſcrivent les loix,

celles qui nous donnent les principes qui doivent régler notre vie, nous ont été communiquées par la parole ? S'il eſt quelqu'autre ſcience digne de notre eſtime, c'eſt par la parole que nous la recevons : c'eſt la parole que sont obligés d'employer ceux qui nous inſtruiſent ; & les ſages qui poſsedent le mieux les connoiſsances les plus utiles, sont en même temps ceux qui ſavent le mieux en parler. — J'en conviens.

— Quand on envoie d'Athenes à Délos un chœur de muſiciens, ne vous êtes-vous pas apperçu qu'il n'eſt aucun pays où l'on pût raſsembler autant de belles voix ? N'avez-vous pas auſſi remarqué qu'aucune ville ne fournit autant de beaux hommes ? — Cela eſt vrai. — Mais

ne croyez pas que nos Athéniens ne l'emportent ſur les autres nations que par la beauté de la voix, ou par la force & les belles proportions du corps : ils ne s'en diſtinguent pas moins par l'amour de la gloire qui les excite aux grandes choſes. — C'eſt encore une vérité dont il faut convenir. — Et ne croyez-vous pas auſſi que notre cavalerie l'emporteroit ſur toutes les autres par le choix & l'entretien des armes & des chevaux, par la juſteſse des évolutions, par l'ardeur de ſe précipiter dans le danger, ſi l'on prenoit la peine de lui perſuader qu'elle obtiendroit des éloges & ſe couvriroit de gloire? — Cela eſt vraiſemblable. — Eh bien, que tardez-vous? Engagez votre troupe à vous faire honneur en ſer-

vant bien la patrie. — Du moins n'épargnerai-je pas mes efforts.

IV.

Il vit un jour Nicomachide qui ſortoit de l'aſſemblée du peuple. Eh bien, mon cher Nicomachide, lui dit-il, quels ſont les généraux qu'on vient de nous donner? — Ah! Socrate, les Athéniens n'ont garde de m'élire, moi qui ai ſi bien ſervi pendant tant d'années, qui ai commandé tantôt des compagnies, tantôt des cohortes; moi qui ai reçu tant de bleſſures! Tout en diſant cela il ôtoit ſon habit & montroit les cicatrices dont il étoit couvert. Devinez, continua-t-il, le beau choix qu'ils ont fait. Ils ont élu Antiſthene, lui qui n'a jamais ſervi dans l'infanterie, qui ne s'eſt jamais

diſtingué dans la cavalerie, qui n'a d'autre habileté que d'amaſſer de l'argent.

— Mais vraiment cette habileté-là n'eſt pas mépriſable. Il ſaura mieux qu'un autre trouver des fonds, & ſon armée ne manquera de rien. — Des marchands ſont capables d'en faire autant : en eſt-ce donc aſſez pour qu'on les mette à la tête des armées ? — Mais Antiſthene aime à remporter la victoire, & c'eſt une qualité néceſſaire à un général. Ne ſavez-vous pas qu'il n'a jamais été chargé par ſa tribu de diriger les chœurs des muſiciens ſans leur avoir fait gagner le prix ? — Eh ! quel rapport y a-t-il entre une armée & des chœurs de muſique ? — Ne voyez-vous pas qu'Antiſthene

ne sait pas chanter, qu'Antisthene ignore absolument la science des chœurs, & qu'il a eu l'art de choisir les meilleurs musiciens ? — Il trouvera donc aussi à l'armée des gens qui mettront pour lui les troupes en ordre de bataille, des gens qui combattront pour lui ? — Il est certain que s'il a le talent de trouver, de choisir les meilleurs guerriers, comme il a eu celui de choisir les meilleurs musiciens, il l'emportera, du moins dans cette partie, sur les autres généraux. Il n'a pas épargné la dépense pour triompher avec sa tribu dans les combats de musique; il faut croire qu'il la regrettera moins encore pour remporter sur les ennemis une victoire dont il partagera les honneurs avec toute sa nation..

— Il réſulte de votre diſcours que le même homme qui dirige bien les chœurs de muſique, ſaura tout auſſi bien commander les armées. — Il en réſulte du moins qu'un homme qui, dans tout ce qu'il entreprend, connoît ce qu'il faut, & qui a l'art de ſe le procurer, ſaura diriger des chœurs de muſique, régler une maiſon, commander une armée, gouverner un état.

— En vérité, Socrate, je ne m'attendois pas à vous voir établir qu'un bon maître de maiſon fût auſſi un bon général. — Eh bien, recherchons quels ſont les devoirs de l'un & de l'autre : nous verrons s'ils ſont les mêmes, ou s'il ſe trouve entre eux des différences eſſentielles. — Fort bien. — N'eſt-il pas d'abord

du devoir de tous deux de tenir dans l'obéiſsance, dans le bon ordre, ceux qui leur sont ſoumis ? — Aſſurément. — Ne doivent-ils pas impoſer à chacun ſes fonctions ? — Sans doute. — Je crois qu'ils sont également obligés de punir les méchants, de récompenſer ceux qui rempliſsent leurs devoirs. — Oui. — Ne feront-ils pas bien l'un & l'autre de gagner les cœurs de ceux qui leur sont ſubordonnés ? — Sans difficulté. — N'ont-ils pas intérêt de ſe faire des amis dont ils puiſsent employer les ſecours ? — Rien ne peut leur être plus avantageux. — Tous deux ne doivent-ils pas être en garde contre les événements ? — Qui pourroit en douter ? — Enfin, dans leurs fonctions différentes, ne

doivent-ils pas être également attentifs & infatigables ? — J'avoue que, dans tout cela, les rapports sont frappants : mais il faut qu'un général combatte, & voilà la différence.

Eh quoi ! reprit Socrate, tous deux ne peuvent-ils pas avoir des ennemis ? — Sans doute. — Ils ont donc le même intérêt à l'emporter ſur eux. — Certainement : mais, ſans parler de cela, de quelle utilité ſera la ſcience économique lorſqu'il s'agira de combattre ? — De la plus grande utilité. Un bon économe ſait que rien n'eſt plus utile, plus profitable, que de remporter la victoire ſur ſes ennemis ; rien de plus nuiſible, de plus ruineux, que d'être vaincu. Il mettra donc toute ſon in-

telligence à chercher, à raſsembler les moyens de vaincre. Il n'examinera pas avec moins d'attention ce qui pourroit occaſionner ſa défaite; il aura soin de s'en garantir. Verra-t-il qu'il a tout ce qu'il faut pour s'aſsurer la victoire? il ne craindra pas de combattre. Quelque choſe lui manque-t-il encore? il ne riſquera pas l'action. Mon cher Nicomachide, ne mépriſez pas les bons économes. Les affaires d'un particulier sont moins nombreuſes que les affaires publiques: voilà toute la différence. L'eſsentiel, c'eſt que les unes & les autres ne peuvent ſe traiter que par des hommes: ce sont les mêmes hommes qui régiſsent les affaires de l'état & celles des particuliers; & celui qui a montré ſes

talents dans les affaires privées eſt ſouvent choiſi pour gouverner celles de la république.

En un mot, quand on sait bien employer les hommes, on eſt capable de bien régir les affaires d'un particulier & celles de toute une nation : mais, dans les unes & les autres, ce talent manque-t-il ? on ne fait que des fautes.

V.

SOCRATE eut un entretien avec Périclès, fils du célebre Périclès. J'eſpere, lui dit-il, que, ſi vous commandez un jour nos armées, la république fera la guerre avec plus de ſuccès & plus de gloire, & que nous la verrons victorieuſe de ſes ennemis. — Je voudrois bien, répondit le jeune Périclès, confir-

mer vos eſpérances : mais je ne vois pas même par quel moyen je pourrois les remplir. — Eh bien, raiſonnons là-deſſus, & voyons comment vous pourriez ne les pas tromper. — Rien ne peut m'être plus agréable.

— Vous ſavez que le peuple d'Athenes n'eſt pas moins nombreux que celui de la Béotie ? — Je le sais. — Où croyez-vous qu'on puiſse lever de plus belles troupes ? eſt-ce dans l'Attique ou dans la Béotie ? — Notre patrie ne paroît pas le céder non plus en ce point. — Chez lequel des deux peuples voyez-vous mieux regner la concorde ? — Chez les Athéniens : car les Béotiens sont mal diſposés envers ceux de Thebes, qui ne cherchent qu'à les opprimer.

Je ne vois rien de ſemblable dans notre république. Mais on ne connoît pas de peuple ni plus ambitieux, ni plus obligeant que les Béotiens : & ce caractere porte les hommes à braver les périls pour acquérir de la gloire & ſervir leurs concitoyens & leur patrie. — Auſſi ne dira-t-on pas que ces qualités manquent aux Athéniens. D'ailleurs, eſt-il un peuple qui puiſſe ſe rappeller un plus grand nombre de belles actions qui aient illuſtré ſes ancêtres ? Ce ſouvenir éleve les citoyens au-deſſus d'eux-mêmes, enflamme leur courage, & les excite à la vertu.

— Cela eſt vrai, Socrate. Mais vous voyez que depuis la malheureuſe affaire de Lébadie, où mille hommes périrent avec Tolmide, &

depuis la défaite d'Hippocrate, qui reçut la mort en combattant devant Délium, notre gloire s'eſt humiliée devant celle des Béotiens, qui ont commencé dès lors à nous braver. Autrefois les Béotiens n'oſoient nous réſiſter, même ſur leurs frontieres, ſans le ſecours des Lacédémoniens & des autres peuples du Péloponeſe : contents aujourd'hui de leurs propres forces, ils menacent de ſe jetter ſur l'Attique. Autrefois, quand nous n'avions que les Béotiens pour ennemis, nous portions la déſolation juſques dans le ſein de leurs foyers : & nous craignons aujourd'hui de leur voir ravager nos campagnes. — Je ſais tout cela, & c'eſt cela même qui me perſuade que notre république obéira

plus volontiers à un général digne de la conduire. La confiance engendre la langueur, l'indolence & l'indiſcipline : la crainte rend les hommes plus vigilants, plus ſoumis, plus fideles au bon ordre. Nous en voyons la preuve dans les matelots : tant qu'ils ne craignent aucun danger, ils s'abandonnent au désordre ; quand ils apperçoivent la tempête, quand ils sont en préſence de l'ennemi, ils obéiſsent à la voix de celui qui les commande, ils attendent ſes ordres dans le plus profond ſilence, comme des chanteurs ſe reglent ſur la voix du maître de muſique.

VI.

Si l'on peut eſpérer que les Athéniens ſe ſoumettent à la diſcipline, reprit le jeune Périclès, voyons donc

comment on pourroit leur rendre l'énergie qu'ils ont perdue, les rappeller à la vertu de leurs ancêtres, à leur premiere gloire, à leur ancienne proſpérité. — Quel moyen trouveriez-vous le plus capable de leur faire revendiquer des richeſses qui seroient en d'autres mains ? Ne seroit-ce pas de leur montrer qu'elles ont appartenu à leurs peres, & qu'ils doivent les regarder comme leur patrimoine ? Nous voulons les élever au-deſsus de tous les autres peuples par la vertu : il faut donc leur montrer que cette premiere place leur appartenoit dès l'antiquité la plus reculée, & qu'en cherchant à la reprendre, ils ſe mettront au-deſsus de toutes les autres nations. — Et comment leur donner une inſtruc-

tion ſi utile ? — En rappellant à leur mémoire les belles actions de leurs ancêtres dont ils ont entendu célébrer la vertu.

Voulez-vous parler, dit Périclès, de ce fameux différend qui s'éleva parmi les dieux sous le regne de Cécrops, lorſqu'ils reconnurent les Athéniens pour juges de leur querelle ? — Sans doute : je veux parler auſſi de la naiſsance & de l'éducation d'Erechthée, & des guerres que, du temps de ce prince, ils ſoutinrent contre tous leurs voiſins; de celle qu'ils eurent avec les peuples du Péloponeſe du temps des Héraclides, & de toutes celles qu'ils firent sous la conduite de Thésée. Dans toutes, ils ſe montrerent les plus valeureux des hommes.

Aux grandes actions de ces héros, vous pouvez encore ajouter les exploits de leurs neveux, qui ſe rapprochent bien plus de nos jours. Repréſentez-les tantôt combattant avec leurs ſeules forces ces fiers dominateurs de l'Aſie entiere qui étendoient leur puiſſance en Europe juſqu'à la Macédoine, & reculant les limites de leur empire bien au-delà des bornes qu'avoient connues leurs ancêtres; tantôt ſe couvrant de gloire ſur terre & ſur mer avec le ſecours des peuples du Péloponeſe, qui jouiſſoient alors eux-mêmes d'une ſi haute réputation de valeur. Il faut auſſi raconter qu'il s'eſt fait un grand nombre d'émigrations dans la Grece, ſans que les peuples de l'Attique aient ja-

mais abandonné leur pays ; que pluſieurs nations, qui diſputoient enſemble de leurs droits, ſe sont ſoumiſes au jugement des Athéniens ; & que d'autres, opprimées par la force, ont eu recours à leur protection.

Je ne puis concevoir, reprit Périclès, comment notre république, brillante alors d'un tel éclat, eſt tombée dans une telle décadence. — Ne voyez-vous pas, répondit Socrate, que les hommes qui l'emportent trop aisément ſur les autres par la ſupériorité de leurs forces, s'abandonnent à une folle confiance, tombent dans l'engourdiſsement, & finiſsent par ne pouvoir réſiſter à leurs adverſaires ? C'eſt parceque les Athéniens ſe sont enor-

gueillis de leur puiſsance, qu'ils sont tombés dans la langueur, & qu'ils ont dégénéré de leur premiere vertu. — Et comment pourront-ils la recouvrer ? — Par un moyen qui ſe préſente de lui-même. Qu'ils étudient, qu'ils reprennent les mœurs de leurs ancêtres, qu'ils n'y ſoient pas moins fortement attachés que ne l'étoient leurs peres ; ils ne leur céderont pas en vertu. Sont-ils incapables d'un ſi généreux effort ? qu'ils imitent du moins les peuples dont ils éprouvent aujourd'hui la puiſsance ; qu'ils empruntent leurs inſtitutions, qu'ils ne les ſuivent pas avec moins de zele, ils ceſseront bientôt de leur être inférieurs ; qu'ils redoublent de soins, ils les auront bientôt ſurpaſsés.

C'eſt dire aſsez, repartit Périclès, que notre république sera long-temps encore bien éloignée de la vertu. Quand verrons-nous nos citoyens, à l'imitation des Spartiates, reſpecter les vieillards, eux qui, pour mieux s'affermir dans le mépris pour l'âge avancé, commencent par mépriſer leurs peres ? Quand chercheront-ils à ſe fortifier par l'exercice, eux qui, non contents de négliger leurs forces, tournent en ridicule ceux qui cherchent à en acquérir? Quand obéiront-ils à leurs magiſtrats, eux qui ſe font gloire de les mépriſer ? Quand agiront-ils d'un commun accord, eux qui, loin de ſe réunir pour leurs propres intérêts, ne cherchent qu'à ſe nuire, & portent plus d'envie à leurs propres

concitoyens qu'aux étrangers & aux ennemis ; eux qu'on ne voit pas moins divisés dans les aſsemblées de famille que dans celles de la nation, qui s'intentent chaque jour de nouveaux procès, & qui aiment mieux les profits qu'ils peuvent faire en ſe nuiſant les uns aux autres, que s'ils les devoient à leurs ſecours mutuels ? La république leur devient étrangere ; ils ſe combattent pour en obtenir les emplois : mais les premieres places leur ſembleroient indignes de leurs vœux, s'ils ne les devoient pas à la violence. De là l'ignorance, la malignité, les cabales, les haines ; & je crains bien de voir l'état plongé dans une ſource de maux qu'il n'aura pas la vigueur de ſupporter.

VII.

Ah! mon cher Périclès, n'exagérez pas la corruption de nos chers Athéniens, & ne croyez pas que leurs maux ſoient incurables. Ne voyez-vous pas le bon ordre qui regne parmi nos rameurs? N'avez-vous pas remarqué combien, dans les jeux gymniques, les combattants ſont ſoumis à leurs chefs, & comme, dans les chœurs de chants, les muſiciens obéiſſent au maître qui les conduit? — On peut, ſans doute, être ſurpris que de telles gens ſe faſſent remarquer par leur ſubordination, & que les guerriers, qui doivent tenir les premiers rangs entre les citoyens, ne ſe diſtinguent que par leur indiſcipline. — Mais ce ſont auſſi des hommes d'un rang

ſupérieur qui compoſent l'aréopage : connoiſſez-vous un tribunal qui ſe comporte, à tous égards, avec plus de dignité, qui mette plus d'honneur, plus d'équité dans tous ſes jugements, qui obſerve plus religieuſement les loix, qui diſcute avec plus de ſcrupule les cauſes qui lui sont confiées, qui rempliſſe enfin avec plus d'éloge toutes ſes fonctions ? — J'avoue que je ne trouve rien à lui reprocher. — Il ne faut donc pas déſeſpérer des Athéniens comme s'ils étoient tout-à-fait incapables de conduite & de bon ordre. — Mais c'eſt précisément à la guerre que la tempérance, l'ordre & la diſcipline sont le plus néceſſaires, & c'eſt là qu'ils ſe piquent de ne connoître aucune de ces vertus.

— Il faut peut-être, mon cher Périclès, en rejetter la faute ſur l'ignorance des généraux. Vous voyez que perſonne ne ſe préſente pour commander aux joueurs de luth, aux chanteurs, aux danſeurs, aux athletes, ſans avoir acquis le talent néceſsaire pour les diriger ; tous peuvent nommer le maître dont ils ont pris les leçons : mais la plupart des généraux le deviennent ſubitement & ſans maîtres. Je ne crois pas que vous méritiez ce reproche ; & vous diriez auſſi bien le temps où vous avez commencé à vous inſtruire dans l'art de la guerre, que celui où vous avez commencé à vous exercer à la lutte. Non content de conſerver les principes que vous a donnés votre pere, vous avez

raſſemblé de toutes parts des lumieres qui ne manqueront pas de vous être utiles. Je suis perſuadé que vous réfléchiſſez ſouvent ſur votre métier, curieux de ne laiſſer échapper aucune des connoiſſances qui peuvent y être néceſſaires. Si vous vous appercevez qu'il vous en manque quelques unes, vous interrogez les perſonnes les plus inſtruites; vous n'épargnez ni préſents ni bienfaits pour apprendre d'elles ce que vous ignorez, & pour vous attacher des hommes capables de vous seconder. — Je vous entends, Socrate. Vous ne me ferez pas accroire que vous me jugiez digne de tant d'éloges; vous savez trop bien que je ne me suis pas donné toutes les peines dont vous parlez: mais, par ce tour

adroit, vous m'apprenez qu'on ne doit prétendre au commandement qu'après ſe les être données.

J'en veux bien convenir avec vous, reprit Socrate. Mais continuons. Avez-vous remarqué que, ſur nos frontieres, s'étendent de hautes montagnes qui dépendent de la Béotie, & qui ne permettent d'entrer dans nos plaines que par des défilés étroits & difficiles, entourés de roches inacceſſibles ? — Aſsurément. — N'avez-vous pas entendu dire que les Myſiens & les Piſidiens occupent dans la Perſe des contrées défendues par la nature, & qu'armés à la légere, ils font par leurs incurſions beaucoup de mal au pays du grand roi, & conſervent eux-mêmes la liberté ? — J'en ai

entendu parler. — Ne penſez-vous donc pas que ſi les Athéniens s'emparoient des montagnes qui les séparent de la Béotie, & qu'ils y envoyaſsent une jeuneſse agile & légèrement armée, ils feroient beaucoup de mal à leurs ennemis, & formeroient un puiſsant rempart en faveur de leurs concitoyens ? — Je n'en doute pas, & il seroit très avantageux de ſuivre vos projets. — Puiſqu'ils vous plaiſent, jeune homme, travaillez à les mettre un jour en exécution. Quand un ſeul réuſſiroit, vous en tireriez de la gloire, vous rendriez ſervice à l'état : ſi la fortune refuſe de vous seconder, vous ne serez pas du moins la honte de votre pays, vous n'aurez pas à rougir de vous-même.

VIII.

Il prit en fantaiſie à Glaucon, fils d'Ariſton, de parler dans l'aſſemblée du peuple, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans : il ne viſoit pas à moins qu'au gouvernement de l'état. Les railleries ne lui étoient pas épargnées ; on lui faiſoit même quelquefois l'affront de l'arracher de la tribune. Tout cela étoit inutile : ſes amis, ſes parents, ne pouvoient le guérir de ſa folie. Socrate, qui lui vouloit du bien par amitié pour Charmide & pour Platon, parvint ſeul à le rendre plus ſage. Se trouvant un jour avec lui, il prit le moyen le plus adroit de s'en faire écouter.

Vous avez donc envie, mon cher Glaucon, lui dit-il, de prendre en

main les rênes de notre république ? — Il eſt vrai, répondit Glaucon. — De tous les projets qu'un homme puiſſe former, c'eſt le plus beau, ſans doute : car, ſi vous parvenez à le remplir, vous n'aurez pas de deſirs que vous ne puiſſiez ſatisfaire ; il vous ſera facile d'obliger vos amis, d'élever votre propre maiſon, & d'augmenter la puiſſance de votre patrie. D'abord vous vous ferez le plus grand nom dans l'état ; bientôt votre gloire s'étendra dans toute la Grece, & peut-être même, comme celle de Thémiſtocle, parviendra-t-elle juſques chez les barbares. En quelque endroit que vous vous trouviez, tous les regards ſe porteront ſur vous.

Ces paroles chatouilloient la va-

nité de Glaucon, & le plaiſir de les entendre l'arrêtoit auprès de Socrate. Pendant qu'il en ſavouroit la douceur, celui-ci continua en ces termes : Vous voulez que la république vous accorde des honneurs, mon cher Glaucon ; il eſt un moyen sûr d'en obtenir ; c'eſt de lui être utile. — Je le sais. — Au nom des dieux, n'ayez pas pour moi de ſecret : quel eſt le premier ſervice que vous comptez lui rendre ?

Glaucon gardoit le ſilence, cherchant en lui-même quelle réponſe il pourroit faire : mais Socrate voulut bien ne pas faire durer ſon embarras. Si vous vouliez, lui dit-il, rendre plus floriſsante la maiſon d'un de vos amis, vous chercheriez les moyens d'augmenter ſa fortune :

ne tâcherez-vous pas auſſi d'augmenter les richeſses de la république ? — C'eſt à quoi je n'ai garde de manquer. — Le moyen de la rendre plus riche, n'eſt-ce pas de lui procurer de plus grands revenus ? — Cela eſt clair. — Eh ! quels ſont les objets d'où ſe tirent à préſent les revenus de l'état ? à combien peuvent-ils monter ? Je ſuis bien sûr que vous en avez fait une étude : car, ſans cela, comment ſuppléer aux produits qui ſe trouveroient trop foibles, & remplacer ceux qui viendroient à manquer ? — Voilà, en vérité, une choſe à laquelle je n'avois pas même ſongé. — Puiſque cela vous eſt échappé, dites-nous au moins quelles ſont les dépenſes de l'état : il faut bien que vous en-

ayez pris connoiſsance, pour ſupprimer celles qui sont inutiles. — Je ne me suis pas plus occupé des dépenſes que des revenus. — Remettons donc à un autre temps notre magnifique projet d'enrichir la patrie : nous ne pouvons y parvenir, ſi nous ne connoiſsons ni ſes revenus ni ſes dépenſes ?

Mais, Socrate, vous ne parlez pas d'un autre moyen d'enrichir la république ; c'eſt de lui procurer les dépouilles de ſes ennemis. — Oh ! cela eſt bien vrai : il ne faut même pour cela que ſe rendre plus puiſsant qu'eux ; car, ſi l'on étoit plus foible, on ne feroit que ſe ruiner. — J'en conviens. — Celui qui forme le deſsein d'entreprendre une guerre eſt donc obligé de bien con-

noître la force de ſa nation & celle des ennemis. S'il voit que ſa patrie eſt la plus forte, il lui conſeille de prendre les armes : s'il reconnoît qu'elle eſt la plus foible, il lui perſuade de ne rien haſarder. — On ne peut mieux parler. — Dites-nous donc d'abord quelles sont nos forces de terre & de mer ; quelles sont celles de nos ennemis. — C'eſt une queſtion à laquelle je ne ſaurois répondre ſur-le-champ. — Mais vous avez du moins là-deſsus quelques mémoires : faites-moi le plaiſir de me les communiquer. Je serai fort aiſe de m'inſtruire ſur cet objet. — Non, en vérité, je n'ai rien écrit. — Nous ne nous preſserons donc pas de délibérer ſur la guerre. J'avoue que c'eſt un article dont

les détails sont immenſes : c'eſt ce qui vous a empêché d'en faire votre étude dès les premiers temps de votre adminiſtration.

Mais je vois bien, ajouta-t-il, que vous avez pris des meſures pour la défenſe du pays : vous ſavez quelles garniſons sont néceſsaires, quelles autres ne le sont pas ; les unes sont trop nombreuſes, les autres trop foibles ; rien de cela n'a pu vous échapper. Vous augmenterez celles qui ne sont pas aſsez fortes, vous retirerez celles qui ne sont pas néceſsaires. — Pour moi, je suis d'avis de les retirer toutes : car, à la maniere dont elles gardent le pays, on peut dire que l'ennemi n'y feroit pas plus de ravage. — Mais ſi le pays n'eſt plus gardé, vous

ſentez bien qu'il va devenir la proie du premier qui voudra s'en ſaiſir. D'ailleurs, avez-vous viſité vous-même les garniſons ? ou comment ſavez-vous qu'elles font ſi mal leur devoir ? — Je le ſoupçonne. – Des ſoupçons ne ſuffiſent pas : quand nous aurons quelque choſe de plus que des conjectures, nous propoſerons au peuple de ſupprimer les garniſons. — Ce ſera peut-être ce qu'on pourra faire de mieux.

Je sais, ajouta Socrate, que vous n'avez pas viſité les mines d'argent. Il seroit bon cependant que vous puſſiez dire pourquoi elles rapportent moins qu'elles ne faiſoient autrefois. — Il eſt vrai que je n'y ai pas encore été. — On dit que l'air en eſt mal ſain : c'eſt une fort bonne

excuſe que vous pourrez donner quand il s'agira de délibérer ſur cette partie. Mais je suis sûr du moins que vous avez ſoigneuſement examiné combien de temps le blé qu'on recueille dans le pays peut nourrir la ville, & combien on en conſomme de plus chaque année. Si vous n'étiez pas inſtruit là-deſsus, nous riſquerions fort d'éprouver la diſette : mais, avec les connoiſsances que vous avez acquiſes, vous ſaurez prévenir nos beſoins, & nous vous devrons notre conſervation.

Mais, Socrate, on ne finiroit jamais, s'il falloit entrer dans tous ces détails. — Cependant on n'eſt pas même capable de gouverner ſa maiſon, ſi l'on n'en connoît pas les beſoins, ſi l'on ne sait pas les moyens

d'y ſubvenir. Notre ville contient plus de dix mille maiſons, & ce n'eſt pas une choſe aisée que de vouloir les gouverner toutes. Que n'avez-vous eſsayé d'abord de relever la maiſon de votre oncle ? elle en a bon beſoin. Après avoir rétabli ſes affaires, vous vous seriez élevé à de plus grandes choſes. Si vous ne pouvez rendre ſervice à un ſeul homme, comment pourrez-vous être utile à tout un peuple ? Quand on ne peut ſoulever un fardeau de cent livres, il ne faut pas eſsayer de porter une charge encore plus peſante. — Je n'aurois pas manqué non plus de rendre de grands ſervices à mon oncle ; mais il n'a pas voulu m'écouter.

Comment ! reprit Socrate, vous

n'aurez pu vous faire écouter de votre oncle, & vous serez capable de ſoumettre à vos volontés tous les Athéniens, & votre oncle lui-même qui en fait partie ! Prenez-y garde, mon cher Glaucon : vous recherchez la gloire ; craignez de vous attirer tout le contraire. Ne voyez-vous pas combien il eſt dangereux de parler de ce qu'on ne sait pas, d'entreprendre des choſes dont on n'a pas même les principes ? Voyez ceux qui parlent, qui agiſſent ſans ſavoir : vous paroiſsent-ils obtenir des éloges ? ou ne sont-ils pas accablés de reproches ? Trouvez-vous qu'on les reſpecte ? Non ; ils sont couverts de mépris. Regardez les hommes ſages ; ils ne diſent pas un mot, ils ne font pas une action

ſans bien connoître les conséquences de ce qu'ils font, la force de ce qu'ils diſent. Vous verrez que, dans toutes circonſtances, ceux qui réuniſsent les ſuffrages, qui s'attirent l'admiration, sont précisément les hommes les plus éclairés, & que les ignorants ne recueillent que de la honte & de l'opprobre. Vous aimez la gloire; vous voulez vous faire admirer de votre patrie : travaillez à vous inſtruire avant que d'entreprendre. Quand vous l'emporterez ſur les autres par vos lumieres, entrez alors dans les affaires de l'état : je ne serai pas étonné que, ſans beaucoup de peine, vous ayez les plus grands ſuccès.

IX.

SOCRATE regardoit Charmide,

fils d'un autre Glaucon, comme un homme d'un mérite diſtingué : il lui trouvoit bien plus de talents qu'à aucun des citoyens qui fuſsent alors dans les grands emplois. Fâché de voir qu'il n'osât ni porter la parole devant le peuple, ni prétendre aux dignités publiques, il lui parla en ces termes :

Dites-moi, mon cher Charmide, ſi quelqu'un étoit capable de gagner les couronnes dans les jeux de la Grece, d'acquérir de la gloire pour lui-même, & de donner un nouvel éclat à ſa patrie, & que cependant il refusât de combattre, quel nom lui donneriez-vous ? — Il eſt clair que ce seroit un lâche & un efféminé. — Et s'il exiſtoit un citoyen qui eût le talent des grandes affai-

res, qui fût capable, s'il vouloit s'en charger, de bien ſervir l'état & de ſe couvrir lui-même de gloire, & qu'il aimât mieux languir dans l'oiſiveté, ne mériteroit-il pas le même nom ? — Peut-être. Mais pourquoi me faire cette queſtion ? — C'eſt que je vous crois des talents ; c'eſt que je vous vois redouter les affaires ; c'eſt enfin que vous êtes obligé d'y prendre part en qualité de citoyen. — Eh ! quelles preuves avez-vous de ma capacité, pour me parler ainſi ? — Vos entretiens avec nos magiſtrats. Vous communiquent-ils quelques affaires ? je vois que vous leur donnez de bons conſeils : font-ils des fautes ? je m'apperçois qu'elles ne vous échappent pas.

— Il eſt bien différent, Socrate,

de ſoutenir des entretiens particuliers, ou de parler devant une multitude. — Cependant, quand on sait calculer, on peut auſſi bien dreſser un compte sous les yeux d'une foule de ſpectateurs que dans la ſolitude; & les muſiciens qui jouent le mieux du luth quand perſonne ne les écoute, l'emportent en public ſur tous leurs rivaux. — Ignorez-vous donc que la honte & la timidité sont naturelles à l'homme, & qu'elles prennent ſur nous bien plus d'empire dans les aſsemblées publiques que dans les entretiens particuliers? — Eh bien, je vais vous montrer que ce ne sont pas les plus ſages des citoyens, que ce ne sont pas les perſonnages les plus puiſsants de l'état qui vous intimident; mais que vous

rougiſsez de parler devant la partie la plus foible, la moins éclairée de la nation.

Quels sont en effet ces juges redoutables qui vous en impoſent ? des foulons, des cordonniers, des maçons, des chaudroniers, des laboureurs, de petits marchands, des colporteurs, des brocanteurs : car voilà les graves perſonnages qui compoſent l'aſsemblée du peuple. Je crois voir un ſavant maître d'eſcrime qui craindroit de ſe meſurer avec un ignorant. Vous parlez avec facilité devant les plus illuſtres citoyens ; pluſieurs d'entre eux affectent pour vous peu d'eſtime ſans pouvoir vous intimider ; vous l'emportez ſur ceux qui font leur état de parler en public : & vous craignez de

vous faire entendre devant une multitude qui ne s'eſt jamais occupée des affaires d'état, & qui eſt bien loin d'avoir pour vous du mépris! Vous craignez peut-être qu'elle ne vous tourne en ridicule?

Eh! ne voyez-vous pas en effet, Socrate, que, dans les aſsemblées du peuple, on ſe moque ſouvent de ceux qui parlent le mieux? — Et ces hommes importants que vous fréquentez ne raillent donc jamais? En vérité, je vous admire! Vous qui ſavez ſi bien repouſser leurs railleries, vous croyez n'avoir aucun moyen de vous meſurer avec la populace! O mon eſtimable ami! apprenez à vous rendre juſtice. Garantiſsez-vous d'un défaut qui eſt celui de la plupart des hommes: ils

ſcrutent d'un œil curieux les actions des autres, & ne s'aviſent jamais de s'examiner. Cette indolence eſt indigne de vous. Employez toute votre énergie à vous conſidérer, à vous connoître; & ſi vous pouvez rendre quelque ſervice à votre patrie, ne l'abandonnez pas. Le bien qu'elle recevra de vous ſe répandra ſur tous les citoyens, ſur vos amis & ſur vous-même.

X.

ARISTIPPE, que Socrate avoit quelquefois réduit au ſilence, avoit bien envie de l'embarraſſer à ſon tour par des queſtions captieuſes. Socrate ne répondit pas en homme qui ſe tient ſur ſes gardes, & qui craint que ſes paroles ne ſoient interverties. Il avoit un plus grand

objet, celui de rendre cet entretien utile à ſes auditeurs, & il parla de maniere à les éclairer ſur leurs devoirs.

Ariſtippe lui demanda s'il connoiſsoit quelque choſe de bon. Si Socrate avoit répondu que c'eſt une bonne choſe que la boiſson, la nourriture, la richeſse, la ſanté, la force, le courage, il ſe préparoit à lui démontrer que c'eſt quelquefois un mal. Mais Socrate, conſidérant que nous cherchons ſur-tout à nous délivrer de nos incommodités, lui fit la réponſe la plus convenable. Me demandez-vous, lui dit-il, ſi je connois quelque choſe de bon pour la fievre? — Non. — Pour les maux d'yeux? — Pas davantage. — Pour la faim? — Pas

encore. — Si vous entendez quelque choſe de bon qui ne ſoit bon à rien, je ne le connois ni n'ai beſoin de le connoître.

Ariſtippe changea de batterie & lui demanda s'il connoiſſoit quelque belle choſe. — J'en connois, & beaucoup, répondit Socrate. — Et toutes ces belles choſes sont-elles ſemblables entre elles? — Il y en a qui different des autres autant qu'il eſt poſſible. — Et comment ce qui differe du beau peut-il être beau? — Rien n'eſt plus ſimple. Un bouclier eſt fait pour défendre le corps; il a ſa beauté: mais cette beauté eſt bien différente de celle d'un javelot dont la belle proportion doit le rendre propre à être lancé avec autant de force que de

vîteſse. — Mais vous me répondez comme ſi je vous demandois s'il y a quelque choſe de bon. — Eh ! croyez-vous que le bon & le beau ſoient deux choſes différentes ? Ignorez-vous que tout ce qui eſt beau, relativement à un objet, eſt bon par rapport à cet objet même ? La vertu n'eſt pas bonne dans une occaſion, & belle dans une autre. L'homme qu'on appelle beau à certain égard, eſt bon à ce même égard, & les proportions qui conſtituent la beauté de ſon corps en font auſſi la bonté. Tout ce qui peut être deſtiné à quelque uſage eſt bon & beau relativement à l'uſage auquel il eſt deſtiné.

Vous trouvez donc, reprit Ariſtippe, qu'un panier à mettre des

ordures eſt une belle choſe ? — Aſſurément, s'il eſt fait comme il doit l'être pour y mettre des ordures ; & un bouclier d'or eſt fort loin d'être beau, s'il n'eſt pas propre à garantir le corps. — D'où il faudra conclure que les belles choſes peuvent en même temps ne l'être pas. — Sans doute, & que le bon peut auſſi être mauvais. Ce qui eſt bon pour appaiſer la faim eſt ſouvent mauvais pour guérir la fievre, & ce qui eſt bon pour la fievre eſt très peu convenable pour ſoulager l'appétit. Un genre de beauté eſt néceſsaire pour la courſe, & ne conviendroit pas du tout pour la lutte : ce qui eſt beau à la lutte seroit fort laid à la courſe. Les choſes sont belles & bonnes pour l'uſage auquel elles

conviennent ; elles sont laides & mauvaises pour l'usage auquel elles ne conviennent pas.

XI.

SOCRATE soutenoit que la commodité d'un édifice en constitue la véritable beauté, & c'étoit donner le meilleur principe de construction.

Quand on fait bâtir une maison, disoit-il, ne veut-on pas qu'elle soit en même temps fort agréable & très commode ? On ne pouvoit en disconvenir. Il est bien agréable, ajoutoit-il, qu'elle soit fraîche pendant l'été, & chaude pendant l'hiver. C'est encore un point qu'on n'avoit garde de lui nier. Eh bien, continuoit-il, quand les maisons regardent le midi, le soleil pénetre

en hiver dans les appartements ; &, en été, ſe trouvant élevé perpendiculairement au-deſſus de nos têtes, il paſſe par-deſſus les toits & procure de l'ombre. Il faut par conſéquent donner de l'élévation aux édifices qui regardent le midi, pour que les appartements puiſſent recevoir le ſoleil en hiver, & tenir fort bas ceux qui ſont exposés au nord, afin qu'ils ſoient moins battus des vents les plus froids. En un mot, le plus beau, le plus agréable des édifices eſt celui qui fournit la plus agréable retraite en toute ſaiſon, & dans lequel on renferme avec le plus de ſûreté ce qu'on poſſede. Les peintures, les ornements variés, ôtent bien plus de plaiſirs qu'ils n'en procurent.

Les chapelles & les temples, diſoit-il, doivent être élevés dans des endroits peu fréquentés & très apparents : car il eſt agréable à ceux qui veulent faire leur priere de voir le lieu ſaint ; il leur eſt agréable d'en approcher ſans ſe souiller.

XII.

ON lui demandoit ſi le courage eſt une qualité naturelle ou acquiſe.

Comme on voit, répondit-il, des corps qui sont naturellement plus robuſtes que d'autres, & qui réſiſtent bien mieux aux fatigues, je crois que la nature forme auſſi des ames plus fermes que les autres & plus capables d'affronter les dangers : car je vois des hommes nés sous les mêmes loix, élevés dans les mêmes mœurs, différer beau-

coup entre eux par le courage. Mais je crois que la valeur naturelle peut être augmentée par l'inſtruction & l'exercice. Il eſt clair que les Scythes & les Thraces n'oſeroient attaquer les Lacédémoniens avec la pique & le bouclier, & que les Lacédémoniens ne tenteroient pas de réſiſter aux Thraces en s'armant comme eux d'écus échancrés & de javelots, ni de ſe préſenter devant les Scythes en adoptant les fleches, que ce peuple sait lancer avec tant d'adreſse. Je vois qu'en tout les hommes different naturellement les uns des autres; je vois qu'en tout ils font des progrès par l'exercice: & je conclus que les hommes les plus favorisés & les plus maltraités de la nature doivent prendre des

leçons s'ils veulent exceller dans quelque partie que ce ſoit.

XIII.

Il ne séparoit pas le ſavoir de la bonne conduite, & regardoit comme ſavant & comme bien réglé dans ſes mœurs celui qui connoît le bon & l'honnête, qui ſait le pratiquer, & fuir tout ce qui eſt honteux. On lui demanda s'il regardoit comme des gens inſtruits ceux qui ſavent bien ce qu'on doit pratiquer, & qui font tout le contraire. Ils ne sont pas moins ignorants que déréglés, répondit-il. Si nous ſavons diſcerner entre toutes les actions que nous pouvons faire, celles qui nous sont les plus avantageuſes, nous ne manquerons pas de les choiſir : quand on fait le mal, on n'eſt

donc pas moins ignorant que coupable.

Il aſsuroit que la juſtice n'étoit qu'une ſcience ; il en diſoit autant de toutes les vertus. Toutes les actions juſtes & vertueuſes, diſoit-il, réuniſsent une bonté parfaite aux charmes de la beauté. A-t-on la ſcience néceſsaire pour les connoître ? il n'eſt plus poſſible de leur rien préférer. Cette ſcience manque-t-elle ? on veut en vain les pratiquer : on cherche à faire des eſsais ; on ne fait que des fautes. Puiſqu'on ne peut rien faire de beau, de bon, d'honnête, que par la vertu, il eſt certain que la vertu elle-même eſt une ſcience qu'il faut poſséder.

XIV.

Il regardoit bien la folie comme

contraire à la ſageſse, cependant il ne traitoit pas l'ignorance de folie. Mais ne ſe pas connoître soi-même, & croire que l'on sait ce qu'on ignore, c'eſt, diſoit-il, toucher de près à la démence. Le vulgaire, ajoutoit-il, ne regarde pas comme des inſensés ceux qui ſe trompent ſur des objets inconnus au commun des hommes : mais il traite de fous ceux qui ſe trompent dans des choſes qui sont connues de tout le monde. On appelle inſensé celui qui ſe croit trop grand pour paſser sous la porte d'une ville ſans ſe baiſser, qui préſume aſsez de ſa force pour eſsayer d'enlever des maiſons, qui entreprend enfin des choſes dont tout le monde reconnoît l'impoſſibilité : mais ne fait-on que de petites fautes,

on n'eſt pas traité de fou par le vulgaire. Comme il ne donne le nom d'amour qu'à la plus violente affection, il ne donne le nom de folie qu'à la plus forte démence.

L'envie, diſoit-il en réfléchiſſant ſur cette paſſion, eſt un ſentiment douloureux qui n'eſt causé ni par les malheurs d'un ami, ni par la proſpérité d'un ennemi. Il ne traitoit d'envieux que ceux pour qui le bonheur de leurs amis eſt un ſujet de douleur. Comment, lui dirent quelques perſonnes, peut-on ſentir l'amitié & ſouffrir du bonheur de celui qu'on aime ? Remarquez, leur répondit-il, que bien des gens ont une ſinguliere conduite en amitié : ils sont incapables d'abandonner leurs amis dans le malheur ; ils

leur donnent des ſecours dans leurs afflictions, & ſe déſolent quand ils les voient heureux. Il ajouta qu'un ſentiment ſi bizarre ne pouvoit entrer dans le cœur du ſage, & n'étoit fait que pour l'ame d'un ſot.

XV.

QU'EST-CE que l'oiſiveté? diſoit-il. Je vois que la plupart des hommes sont toujours en action : car enfin les joueurs de dés, les bouffons, ne reſtent pas à ne rien faire; mais ils n'en sont pas moins des fainéants, car ils pourroient faire quelque choſe de mieux. Quand on fait le mieux, on ne trouve pas le loiſir de le quitter pour s'adonner au pire; &, ſi on le fait, on eſt bien coupable, puiſqu'on ne manquoit pas d'occupation.

A quoi, lui demandoit-on, l'homme doit-il ſur-tout s'appliquer ? — A bien faire. — Y a-t-il des principes pour faire fortune ? — Non ; car faire fortune n'eſt autre choſe que ne rien faire du tout. Trouver ſon bien-être ſans le chercher, voilà ce que j'appelle faire fortune : devoir ſon bonheur à ſes ſoins, à ſon travail, c'eſt ce que j'appelle une bonne conduite : avoir une bonne conduite, c'eſt faire le bien. Je regarde comme des hommes eſtimables & chéris des dieux, le laboureur qui travaille bien la terre, le médecin qui pratique bien l'art de guérir, l'homme d'état qui doit à ſes études de bons principes du gouvernement. Ne rien faire, ou ne faire rien d'utile, c'eſt être indigne de plaire aux dieux.

XVI.

POUR être roi, disoit-il, il ne suffit pas de porter un sceptre, d'avoir réuni les suffrages d'une nation, d'avoir été favorisé par le sort, d'être monté sur le trône par la force ou par la ruse : c'est la science de régner qui fait seule les rois.

On convient que le devoir d'un souverain est d'ordonner ce qu'il est utile de faire ; celui des sujets, d'obéir : mais il n'en faut pas conclure que les rois n'aient pas besoin de conseils. S'il se trouve dans un vaisseau un homme plus habile que les autres, il donne des ordres ; les matelots & le pilote lui-même ne refusent pas de le suivre. Le maître d'un champ suit les lumieres de son laboureur qui en sait plus que lui ;

les malades obéiſsent au médecin ; ceux qui veulent s'exercer, aux maîtres d'exercices. Pour oſer même prendre ſur soi de diriger ſes propres affaires, il faut ſe ſentir les connoiſsances qu'elles exigent. Manquent-elles ? on obéit aux habiles gens qu'on peut rencontrer : on les mande ſouvent de fort loin pour ſe mettre à leurs ordres, pour faire ce qu'ils preſcrivent. Les femmes elles-mêmes commandent aux hommes dans les travaux qui conviennent à leur ſexe, parcequ'elles s'y connoiſsent, & que les hommes n'y entendent rien.

Si on lui objectoit qu'un tyran eſt maître de ne pas ſuivre les bons avis qu'on lui donne : A quel prix, répondoit-il, lui eſt-il permis de ne

les pas ſuivre ? Ne voyez-vous pas que la punition eſt toute prête, quand il refuſe de les écouter ? Rejette-t-il un ſage conſeil ? il fait des fautes : & il n'en peut faire aucune ſans en être puni.

Il peut ôter la vie au plus ſage de ſes conſeillers ; cela eſt vrai : mais en donnant la mort à ceux qui lui prêtent le plus ferme appui, croyez-vous qu'il ne ſoit pas puni ? croyez-vous même qu'il le ſoit légèrement ? Trouvera-t-il ſa sûreté dans une telle conduite ? Non ; elle ne peut qu'entraîner ſa ruine.

XVII.

Il ne négligeoit pas de converſer avec les artiſtes, & ſes entretiens ne leur étoient pas inutiles.

Il alla voir un jour le peintre

Parrhaſius. La peinture, lui dit-il, n'eſt-elle pas une repréſentation des objets viſibles ? Vous imitez avec des couleurs les enfoncements & les ſaillies, le clair & l'obſcur, la molleſse, la dureté, le poli : il n'y a pas juſqu'à la fraîcheur de l'âge & ſa décrépitude qui ne ſoient exprimées dans vos ouvrages. — Cela eſt vrai. — Et ſi vous voulez repréſenter une beauté parfaite, comme il eſt difficile de trouver des hommes qui n'aient dans les formes aucune imperfection, vous raſſemblez les beautés de pluſieurs modeles pour en faire un tout accompli. — Tel eſt notre procédé. — Mais quoi ! ce qu'il y a de plus aimable dans le modele, ce qui lui gagne la confiance & les cœurs, ce qui le fait

desirer, le caractere de l'ame enfin, parvenez-vous à l'imiter, ou faut-il le regarder comme inimitable (1)? — Eh! comment le représenter, puisqu'il ne dépend ni de la proportion, ni de la couleur, ni d'aucune des choses que vous avez détaillées; puisqu'enfin il ne tombe pas sous le sens de la vue? — Mais ne remarque-t-on pas dans les regards tantôt la douceur de l'amitié, tantôt l'indignation de la haine? — Cela est vrai. — Il n'est donc pas impossible de rendre ces expressions dans les yeux. — J'en conviens. — Trouvez-vous le même caractere de phy-

(1) Socrate, qui avoit été sculpteur dans sa jeunesse, ne peut être soupçonné d'avoir parlé des arts sans s'y connoître.

ſionomie dans ceux qui prennent part au bonheur au malheur de leurs amis, & dans ceux qui n'en ſont pas touchés? — Non aſſurément. Dans le bonheur de nos amis, la joie ſe peint ſur notre viſage; & la triſteſſe, dans leur infortune. — Voilà donc encore des paſſions qu'on peut repréſenter. La noble fierté, l'orgueil, l'humilité, la modeſtie, la prudence, la ruſticité, la pétulance, la baſſeſſe, tout cela ſe fait remarquer ſur le viſage & dans le geſte; tout cela ſe reconnoît dans l'action & même dans le repos. — Vous avez raiſon. — Nouveaux ca-

---

On doit donc inférer de ſa converſation avec Parrhaſius que, de ſon temps, les peintres & les ſculpteurs ne s'étoient pas encore appliqués à exprimer dans leurs

racteres que l'art peut exprimer. — Je l'avoue. — Et qui croyez-vous qu'on aime le plus à voir ? Sont-ce les hommes qui ſe font remarquer par un caractere doux, heureux, aimable, ou ceux qui n'offrent que des inclinations haïſsables, méchantes & honteuſes ? — Il y a bien de la différence.

XVIII.

Il alloit quelquefois à l'attelier de Cliton le ſtatuaire, & s'entretenoit avec cet artiſte. Je vois bien, lui dit-il un jour, que vous ne repréſentez pas de la même maniere l'athlete qui diſpute le prix à la courſe,

ouvrages les paſſions de l'ame ; & l'on peut ſoupçonner que les Grecs furent redevables de cette belle partie de l'art aux entretiens de notre ſage avec les artiſtes.

& celui qui s'exerce à la lutte, au pancrace, ou au pugilat. Mais le caractere de vie que j'admire dans vos ſtatues, ce caractere qui charme ſur-tout les ſpectateurs, comment parvenez-vous à l'exprimer ?

Comme Cliton héſitoit & tardoit à répondre : Je vois ce que c'eſt, continua Socrate ; vous conformez votre ouvrage à ce que vous offrent vos modeles vivants, & c'eſt par cette juſteſse d'imitation qu'il paroît vivre comme eux. — Voilà tout mon ſecret. — Nos mouvements font élever certaines parties tandis que d'autres s'abaiſsent ; ils forcent certains muſcles à fléchir, à ſe gonfler, tandis que leurs antagoniſtes s'étendent : c'eſt en exprimant ces effets que vous donnez à l'ouvrage

de l'art la reſsemblance de la vérité. — C'eſt cela même. — Cette imitation ſi préciſe de l'action des corps & de leurs divers mouvements ne fait pas peu de plaiſir aux ſpectateurs. — C'eſt la ſource des effets de l'art. — Il faut donc exprimer la menace dans les yeux des combattants, & la joie dans le regard des vainqueurs. — C'eſt le devoir du ſtatuaire. — Il eſt donc auſſi de ſon devoir d'exprimer par les formes tous les mouvements de l'ame.

XIX.

UN jour il entra dans la boutique de l'armurier Piſtias, qui lui montra des cuiraſses très bien faites. Voilà, dit-il, une excellente invention, mon cher Piſtias : avec cette armure, les parties qui ont beſoin

d'être défendues ſe trouvent couvertes, & les bras conſervent toute leur liberté. Mais, dites-moi, pourquoi vendez-vous vos cuiraſses plus cher que les autres armuriers, quoiqu'elles ne ſoient ni plus fortes ni plus magnifiques ? — C'eſt que les miennes sont mieux proportionnées. — Eſt-ce par le poids, eſt-ce par la meſure que vous jugez de cette proportion ? Si vous voulez que vos cuiraſses puiſsent ſervir, je penſe que vous ne les faites pas toutes ſemblables. — Non aſsurément. Si elles étoient toutes dans les mêmes proportions, elles ne pourroient ſervir à tout le monde. — Mais il y a des corps bien proportionnés, & d'autres qui le sont fort mal. — Cela eſt vrai. — Com-

ment donc faites-vous pour que vos cuiraſses aillent bien à des corps mal proportionnés & qu'elles ſoient d'une belle proportion ? — Elles ont la meilleure proportion qu'elles doivent avoir, précisément parce-qu'elles leur vont bien.

Je vous entends : vous ne conſidérez pas ici la beauté de la proportion en elle-même, mais par rapport à ſon utilité. Ainſi vous direz qu'un bouclier eſt bien proportionné, s'il eſt commode à celui qui doit s'en ſervir : on en peut dire autant d'un manteau ou d'autres choſes ſemblables. Il y a peut-être dans cette convenance un autre avantage qui n'eſt pas à mépriſer. — Ne refuſez pas de me l'apprendre. — C'eſt qu'une armure qui va bien à celui

qui la porte le fatigue moins de ſon poids, ſans être en effet plus légere que celle qui ne lui va pas bien. Celle-ci eſt incommode & difficile à porter, ou parcequ'elle ne s'ajuſte pas bien à la forme des épaules, ou parcequ'elle preſſe fortement quelque partie du corps. L'autre ſe partage avec un juſte équilibre ſur les clavicules, ſur les épaules, ſur le dos, ſur la poitrine, ſur l'eſtomac : on diroit que ce n'eſt pas un fardeau étranger, mais un appendice du corps. — Et voilà pourquoi je mets un grand prix à mes ouvrages. Je ſais que bien des gens aiment mieux acheter des cuiraſſes bien peintes, bien dorées. — Si elles ne s'ajuſtent pas à leur corps, je trouve que c'eſt acheter une incommodité

couverte d'ornements & de dorure.

Mais comme on n'eſt pas toujours immobile, que tantôt on ſe courbe, tantôt on ſe redreſſe, comment des cuiraſſes trop juſtes peuvent-elles ſe prêter aux mouvements ? — Elles ne le peuvent pas. — Vous dites donc que des cuiraſſes qui vont bien au corps ne sont pas celles qui le preſſent pour en montrer toutes les formes, mais celles qui ne font de mal dans aucune attitude du corps ? — C'eſt vous-même qui le dites, & vous ſavez à préſent tout le fin de mon métier.

XX. *

Il y avoit à Athenes une fort belle femme nommée Théodote,

(*) En liſant cet entretien de Socrate avec une courtiſane, il faut ſe rappeller

qui n'étoit pas de l'humeur la plus sévere. Quelqu'un parloit d'elle chez Socrate, & ſoutenoit qu'il n'y avoit pas de paroles capables d'exprimer ſa beauté. Il ajouta que les peintres la prenoient pour modele, & qu'elle ne leur faiſoit pas un ſecret de ſes charmes.

---

que ſa méthode étoit de tirer des exemples des premieres conditions & des profeſſions les plus méprisées, pour prouver qu'on ne peut ſe faire aimer des autres que par le bien qu'on leur fait. D'ailleurs, dans le temps de Socrate, dans ce ſiecle de corruption où les courtiſanes tenoient un rang dans l'état, il n'étoit pas indigne du moraliſte de leur apprendre les vertus qui leur reſtoient encore à pratiquer après avoir abjuré celle de leur ſexe. Ainſi Socrate, en feignant de louer Théodote, lui fait entendre ce qu'elle doit faire : partager le

Il faut aller la voir, dit Socrate : car s'il n'y a pas de paroles qui puiſſent exprimer ſa beauté, vous ne nous en donnerez qu'une idée fort imparfaite, & nous perdrons notre temps à vous entendre. — Allons-y dans l'inſtant, dit celui qui avoit parlé le premier, nous vous ſuivrons.

---

malheur & la joie de ſes amants, les viſiter, les ſoulager dans leurs maladies, payer, dans l'occaſion, leurs bienfaits de retour, n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent donner aiſément. Lors même qu'il ſemble lui donner des leçons de coquetterie, il prouve qu'il n'y a point de plaiſirs ſans la modération. Tout cet entretien ſemble n'être qu'un badinage, on y trouve même ce ton de plaiſanterie railleuſe que les François de notre ſiecle ſe ſont aviſés d'appeller du perſifflage : mais ſous cette écorce légere ſont cachées des vérités morales.

Ils y allerent en effet, & purent admirer à leur gré tous ſes charmes; car, en ce même moment, un peintre en faiſoit ſon étude. Quand il eut ceſsé de travailler : Eſt-ce à nous, dit Socrate à ceux qui l'accompagnoient, d'avoir obligation à Théodote qui a déployé devant nous les tréſors de ſa beauté ? Eſt-ce elle qui nous doit de la reconnoiſſance, parceque nous avons ſenti tout le prix de ſes charmes ? Si elle a gagné le plus à ſe ſoumettre à notre admiration, c'eſt à elle d'avoir de la reconnoiſsance : c'eſt à nous, ſi nous avons gagné plus qu'elle à ce charmant ſpectacle. Quelqu'un ayant remarqué qu'il parloit juſte : Je conviens, ajouta-t-il, qu'elle ne gagne avec nous que

des éloges ; mais ces éloges, nous les répandrons, & ils ne lui seront pas inutiles. Pour nous, à qui tant d'appas ſecrets ont été dévoilés, nous n'emporterons que des deſirs & des tourments ; & déſormais eſclaves de Théodote, c'eſt à nous de reconnoître ſon empire. A ce compte, repartit la belle courtiſane, je vois bien que c'eſt à moi de vous avoir obligation.

Quand Socrate la vit enſuite ſuperbement parée, quand il vit auprès d'elle ſa mere vêtue d'une maniere peu commune, de nombreuſes eſclaves toutes proprement habillées, & toutes ſe diſputant de beauté, des appartements ornés avec autant de richeſse que de goût: Faites-moi une confidence, belle

Théodote, lui dit-il ; auriez-vous des terres ? — Je n'en ai aucune. — Vous avez donc quelque maiſon d'un bon revenu ? — Pas davantage. — Ah ! j'entends ; vous avez des eſclaves habiles dont le travail vous rapporte beaucoup. — Je n'en ai pas un. — Mais comment donc pouvez-vous ſuffire à vos dépenſes ? — Si je me fais un ami, il trouve ſon plaiſir à m'obliger, & je n'ai pas d'autre revenu. — Vos amis ſont vos richeſses ! c'eſt la plus belle de toutes, & bien préférable aux plus riches troupeaux. Mais vous abandonnez-vous à la fortune ? Attendez-vous que les amis volent autour de vous comme des eſsaims d'abeilles, ou n'employez-vous pas quelque artifice pour les attirer ? —

Eh ! comment voulez-vous que j'invente des artifices ? — Bien plus aisément qu'une foible araignée. Vous voyez comme elle ſe procure une ſubſiſtance aſsurée : elle tiſse une toile ſubtile ; les mouches y tombent & deviennent ſa proie. — Vous me conſeillez donc auſſi de tendre des filets pour prendre des amis ?

Il ne faut pas croire, répondit Socrate, qu'on doive aller ſans art à la chaſse des amis, la plus précieuſe de toutes les proies. Voyez combien d'adreſse on emploie pour chaſser aux lievres : cependant les chaſseurs ne ſe promettent qu'une proie de peu de valeur. Ils ſavent que les lievres paiſsent pendant la nuit ; ils ſe procurent des chiens capables de chaſser dans les téne-

bres. Les lievres prennent la fuite pendant le jour : on a d'autres chiens qui les ſentent au fumet, & les arrêtent quand ils retournent au gîte. Le lievre court avec une telle rapidité, que l'œil peut à peine le ſuivre : on a des chiens légers qui le gagnent à la courſe. Quelquefois encore il échappe : mais on tend des filets dans les ſentiers ; il y tombe & ſe trouve pris.

Voilà bien des moyens pour prendre des lievres, dit Théodote ; mais je ne vois pas lequel pourroit me ſervir à prendre des amis. — Je sais bien que vous ne les pourſuivrez pas avec des chiens : mais il faudroit trouver quelqu'un d'aſsez adroit pour ſuivre à la piſte & pouſser dans vos filets les richards ſenſibles aux

charmes de la beauté. — Eh ! j'ai donc des filets ? — Si vous en avez ! vos attraits qui ont tant de force pour envelopper votre proie ; votre eſprit qui vous inſpire des paroles capables de plaire ; des regards faits pour enchanter ; cet eſprit, qui vous apprend à recevoir avec tant de douceur ceux qui vous aiment, à repouſſer les téméraires trop peu dignes de ſentir le prix de vos beautés, à ne pas reſſentir le bonheur de vos amis moins vivement qu'ils ne l'éprouvent eux-mêmes, à marquer une bienveillance ſans bornes à ceux qui ſe sont livrés à vous tout entiers, à leur accorder de ſi aimables soins dans leurs maladies, à leur rendre viſite, à leur montrer une ſenſibilité qui leur fait oublier

leurs maux pour ne ſentir que leur amour. Je sais qu'auprès de vous on n'éprouve pas moins de tendreſse que de douceur ; & ſi vous avez des amants illuſtres, ce ne sont pas ſeulement des paroles enchantereſses ; c'eſt la bonté de votre cœur qui les retient dans vos chaînes. — Mais je n'emploie aucun des artifices dont vous parlez.

— Il n'eſt cependant pas indifférent, belle Théodote, de ſaiſir le caractere de celui qu'on veut attaquer. Vous ne vous ferez pas un ami, vous ne le retiendrez pas par la force : c'eſt une proie qu'on prend & qu'on arrête par les bienfaits & le plaiſir. — Ce que vous dites eſt bien vrai. — Il faut d'abord vous contenter de ne demander à ceux

qui vous aiment que ce qu'ils peuvent aisément vous accorder : il ne faut pas négliger de les payer de retour. C'eſt ainſi qu'ils vous aimeront plus tendrement encore ; c'eſt ainſi qu'ils vous reſteront plus conſtamment attachés, & qu'ils ſe plairont davantage à vous faire éprouver de nouveaux bienfaits. Vous ſavez quel eſt le plus grand prix qu'ils attendent de leurs ſoins, & vous n'aurez pas la rigueur de le leur refuſer : mais vous voyez que les mets les plus délicieux n'ont aucune saveur quand ils ne la reçoivent pas de l'appétit, & qu'ils inſpirent le dégoût quand on eſt raſsaſié : eſt-on preſsé de la faim ? les mets les plus ſimples prennent une saveur exquiſe. N'offrez donc

pas les aliments de l'amour à vos amants raſsaſiés : laiſsez à leurs deſirs le temps de renaître. Ne vous hâtez pas même de ſatisfaire leurs deſirs naiſsants : entretenez-les par les charmes de l'eſpérance ; toujours diſposée en apparence à répondre à leurs vœux, sachant éluder toujours, juſqu'à ce que leur paſſion ait acquis la plus grande force. Les faveurs reçoivent un nouveau prix, quand elles ont été vivement deſirées.

— Vous ne refuſerez donc pas, Socrate, de m'aider à me faire des amis ? — Non, ſi vous parvenez à me perſuader. — Et comment y parvenir ? — C'eſt à vous d'en chercher les moyens, & vous les trouverez ſi vous avez beſoin de moi.

— Eh bien, faites-moi donc le plaiſir de venir ſouvent me voir.

Socrate ſe contenta de plaiſanter ſur ſes occupations. Il ne m'eſt pas aiſé, lui dit-il, d'en trouver le temps : mes propres affaires & les affaires publiques ne me laiſſent pas de loiſir. J'ai d'ailleurs des maîtreſſes qui ne me permettent de les quitter ni le jour ni la nuit, & qui ſavent bien faire uſage des philtres & des enchantements que je leur ai montrés. — Quoi ! Socrate ſait compoſer des philtres ! — Eh ! comment croyez-vous qu'Apollodore & Antiſthene ne me quittent jamais ? Comment croyez-vous que Cébès & Cimmias viennent de Thebes pour me voir ? Sachez que cela ne peut ſe faire ſans philtres & ſans enchan-

tements. — Prêtez-moi donc un philtre dont je puiſse me ſervir pour vous attirer. — Mais je ne veux vraiment pas être attiré près de vous; je prétends bien que vous veniez me chercher vous-même. — J'irai volontiers ſi vous voulez bien me recevoir. — Je vous recevrai, s'il n'y a perſonne auprès de moi que j'aime plus que vous.

XXI.

Il voyoit qu'Epigene, l'un des jeunes gens qui le fréquentoient, avoit fort mauvaiſe grace. Que vous avez l'air commun, lui dit-il, mon cher Epigene! — Un ſimple particulier comme moi n'a pas beſoin de mieux payer de ſa perſonne. — Pas moins que ceux qui combattent dans les jeux olympiques.

Si les Athéniens font la guerre, croirez-vous combattre pour peu de choſe, quand vous aurez à diſputer votre vie contre les ennemis de l'état? Dans le danger des armes, les gens qui ſe négligent comme vous ne ſauvent leur vie qu'en ſe déshonorant, ou la perdent ſouvent parcequ'ils n'ont pas la force de la défendre. Pluſieurs sont faits priſonniers: ils paſsent misérablement le reſte de leurs jours dans la plus dure captivité; ou, après avoir payé une rançon supérieure à leur fortune, ils finiſsent par traîner leur vie dans la douleur & dans la plus profonde miſere. D'autres, parcequ'ils manquent de vigueur, paroiſsent lâches & timides, & ſe perdent de réputation.

Telles sont les punitions attachées à la foibleſse : vous ſemblent-elles donc mépriſables, & croyez-vous pouvoir aiſément les ſupporter ? N'eſt-il donc pas plus facile & plus doux de ſe ſoumettre aux fatigues qu'il faut s'impoſer à soi-même pour acquérir de la force ? Penſez-vous qu'une conſtitution délicate ſoit meilleure pour la ſanté qu'une conſtitution robuſte, qu'elle ſoit plus utile dans tous les événements que l'on peut éprouver ? Mépriſez-vous les avantages que procure un bon tempérament ? L'homme bien conſtitué conſerve ſa ſanté, jouit de toute ſa force, défend ſa vie avec honneur dans les combats, ſe tire heureuſement des périls, prête des ſecours à ſes amis, & rend à l'état

des ſervices ſignalés : on l'aime, il acquiert de la gloire & parvient aux plus grands honneurs : le reſte de ſa vie s'écoule avec plus de douceur ; & la conſidération qu'il s'eſt acquiſe eſt un héritage qui ne sera pas inutile à ſes enfants.

Si l'état n'ordonne pas de faire publiquement les exercices militaires, ce n'eſt pas une raiſon pour les particuliers de les négliger, & ils ne doivent pas s'y appliquer moins aſſidument. Ne parlons plus de la guerre : ſachez que, dans aucune circonſtance de la vie, vous n'aurez à vous repentir d'avoir exercé vos forces & votre adreſse. Nous ne faiſons rien qu'à l'aide de notre corps ; il eſt toujours de la plus grande importance qu'il ſoit bien conſ-

titué. Vous croyez peut-être qu'il a peu de part aux fonctions de l'intelligence. Eh ! comment ſe diſſimuler que la penſée peche ſouvent parceque le corps n'eſt pas bien affecté ? Le défaut de mémoire, la lenteur d'eſprit, la pareſſe, la folie même, sont des suites d'une diſpoſition vicieuſe de nos organes, & nous font perdre quelquefois toutes les connoiſsances que nous avions acquiſes. Le corps eſt-il ſain ? les organes conſervent-ils toute leur vigueur ? on n'a pas à craindre de ſemblables infirmités. Si tels sont les effets d'un mauvais tempérament, il eſt certain qu'une ſanté vigoureuſe produit les effets contraires : & que ne fera pas un homme de bon ſens pour éviter tant de maux

& ſe procurer de ſi grands avantages ?

D'ailleurs n'eſt-il pas honteux que, par les ſuites de l'indolence, on arrive à la vieilleſſe ſans ſavoir juſqu'où l'on auroit pu porter ſa force & ſon adreſſe ? C'eſt ce qu'on ne peut connoître ſans travail ; car il ne faut pas croire que ces qualités ſe développent entièrement d'elles-mêmes.

XXII.

QUELQU'UN venoit de faire une politeſſe ſans qu'on lui eût rendu le ſalut. Socrate le vit fort en colere : Eh quoi ! lui dit-il, ſi vous aviez rencontré un homme infirme, vous ne vous ſeriez ſûrement pas fâché : vous avez rencontré un homme d'un eſprit ruſtique, & cela vous

tourmente! rien n'eſt plus ridicule.

Un autre ſe plaignoit d'être dégoûté. Je sais, lui dit-il, un bon remede à votre mal. — Eh! quel eſt-il? — C'eſt de manger moins; les mets vous paroîtront plus agréables, vous dépenſerez moins pour votre cuiſine, & vous vous porterez mieux.

Je n'ai chez moi que de l'eau chaude, lui diſoit un troiſieme. — Tant mieux; elle sera toute prête quand vous voudrez vous baigner. — Mais elle eſt trop fraîche pour le bain. — Eſt-ce que vos domeſtiques refuſent de s'en ſervir pour ſe baigner & pour boire? — Non vraiment, & je m'en suis ſouvent étonné. — Quelle eſt l'eau la plus chaude de la vôtre ou de celle du temple

d'Eſculape ? — Oh ! c'eſt celle du temple d'Eſculape. — Vous êtes donc plus difficile à contenter que vos gens & que les malades mêmes.

Un certain maître avoit rudement maltraité ſon valet. Socrate lui en demanda la raiſon. — Comment ! c'eſt un gourmand, un pareſseux : il n'aime que deux choſes, gagner de l'argent & ne rien faire. — Avez-vous examiné quelquefois qui mériteroit le plus d'être châtié de vous ou de votre valet ?

XXIII.

QUELQU'UN étoit effrayé d'avoir à faire le voyage d'Olympie. Eh ! qu'a donc ce chemin qui puiſse vous épouvanter ? Ne paſsez-vous pas le jour preſque entier à vous promener dans votre maiſon ? Que vous

arrivera-t-il de plus ? Vous vous promenerez, & vous vous arrêterez pour dîner : vous vous promenerez encore, & vous vous arrêterez pour ſouper & pour vous repoſer. Ne ſavez-vous donc pas qu'en mettant enſemble les promenades que vous faites en cinq ou ſix jours, on peut aller aiſément d'Athenes à Olympie ? Au reſte, vous ferez mieux de partir un jour plutôt que de différer ; car il eſt désagréable d'avoir de trop longues journées à faire, & c'eſt un plaiſir de pouvoir perdre un jour en route. Il vaut mieux ſe hâter de partir, que d'être trop preſſé d'arriver.

Je suis fatigué, diſoit un autre, d'une longue route que je viens de faire. — Eſt-ce que vous aviez un

paquet à porter ? — Je ne portois que mon manteau. — Étiez-vous ſeul, ou aviez-vous un valet avec vous ? — J'en avois un. — Portoit-il quelque choſe ? — Il portoit mes hardes & mon bagage. — Et comment s'eſt-il tiré d'affaire ? — Je crois qu'il s'en eſt tiré mieux que moi. — Et ſi vous aviez eu ſon fardeau à porter, comment vous ſeriez-vous trouvé ? — Fort mal aſſurément, ou plutôt je n'aurois pu le porter. — Comment donc ! votre valet réſiſte mieux à la fatigue que vous qui devriez être un homme exercé !

XXIV.

QUAND ſes amis venoient ſouper chez lui, les uns apportoient peu & les autres beaucoup. Il or-

donna au valet de mettre le plus petit plat en commun, & d'en diſtribuer une part à chaque convive. Ceux qui avoient apporté un mets plus conſidérable auroient eu honte de goûter au petit plat & de ne pas faire part du leur : ils ſe trouvoient donc obligés de le mettre auſſi en commun. De cette maniere, ils n'avoient rien de plus que ceux qui avoient apporté moins qu'eux, & ſe diſpenſerent de faire tant de dépenſe.

Il remarqua que l'un des convives ne mangeoit pas de pain & ne prenoit que de la viande. La converſation étant tombée par haſard ſur l'application des mots aux objets qu'ils repréſentent : Pourrions-nous trouver, dit-il, ce qui fait donner

à un homme le nom de carnaſſier ? On mange de la viande avec ſon pain ; mais il me ſemble que ce n'eſt pas là ce qu'on appelle être carnaſſier. — Je ne le crois pas non plus, dit quelqu'un de la compagnie. — N'eſt-ce pas celui qui mange ſa viande ſans pain qui mérite ce nom ? — Perſonne ne mérite mieux de le porter. — Mais, dit un autre, celui qui mange beaucoup de viande avec peu de pain ? — Je trouve, reprit Socrate, que ce titre lui convient très bien ; & quand les autres demandent aux dieux abondance de fruits, il doit demander abondance de viande.

Pendant que Socrate parloit, le jeune homme qu'on avoit en vue ſentit bien qu'il étoit l'objet de la

converſation. Il prit du pain, mais ſans ceſſer de manger beaucoup de viande. Cela ne put échapper à Socrate. Regardez ce jeune homme, dit-il, vous qui êtes auprès de lui; ſe ſert-il de ſon pain pour manger ſa viande, ou de ſa viande pour manger ſon pain?

Il remarqua auſſi qu'un des convives, à chaque bouchée de pain, prenoit un morceau des différents plats. Y a-t-il un mets plus cher, dit-il alors, & en même temps plus mauvais, que celui d'un homme qui met à la fois dans ſa bouche de tous les mets, & qui ne fait, de tant de ſauces ſi différentes, qu'un ſeul aſſaiſonnement? Il compoſe un plat beaucoup plus cher que ne feroient les cuiſiniers, puiſqu'il mêle plus de

choſes enſemble. Les cuiſiniers ne ſe permettent pas cette confuſion, parcequ'ils ne croient pas que ces différentes ſubſtances s'accordent entre elles; &, s'ils ont raiſon, un ſemblable mélange n'eſt-il pas une faute qui tend à renverſer leur art? N'eſt-il pas ridicule de chercher des cuiſiniers qui sachent bien leur métier, de n'y entendre rien soi-même, & de détruire ce qu'ils ont fait? Une telle habitude, d'ailleurs, n'eſt pas ſans inconvénient. Vient-on à manquer d'une multiplicité de mets? on ſe croit dans la diſette; on regrette cette abondance dont on s'eſt fait une habitude. Quand on s'eſt accoutumé à un ſeul plat, on ne regrette pas les bonnes tables, &

l'on ſe voit ſans peine réduit à ſon petit ordinaire.

Il diſoit que les Athéniens exprimoient l'action de manger par un mot qui ſignifie à-peu-près faire bonne chere. Pour que la chere ſoit bonne, ajoutoit-il, il faut qu'elle ne nuiſe ni au corps ni à l'eſprit, & qu'on puiſse ſe la procurer ſans trop de peine : en un mot, pour faire véritablement bonne chere, il faut ſe nourrir avec modération.

LIVRE IV.

I. .

En toute occaſion Socrate ſe rendoit utile; aucune maniere de l'être ne lui étoit étrangere. Rien n'étoit plus avantageux que d'être admis à ſa ſociété : par-tout on ſe trouvoit bien de l'avoir avec ſoi ; toujours on gagnoit à l'entendre. Il ne faut que la plus foible attention, que l'intelligence la plus commune, pour reconnoître cette vérité. On peut même aſſurer qu'il n'étoit pas inutile, quand on avoit été jugé digne de ſa familiarité, quand on en ſentoit tout le prix, de penſer à lui dans ſon abſence.

Il n'inſtruiſoit pas moins par ſon badinage que par les plus ſérieuſes de ſes leçons : par exemple, il lui arrivoit ſouvent de dire qu'il étoit amoureux ; mais il faiſoit ſentir aſſez clairement qu'incapable d'être follement séduit par les vains avantages de la beauté, il ne ſe laiſsoit entraîner que vers une ame née pour la vertu.

Il regardoit dans les jeunes gens comme un indice des plus heureuſes diſpoſitions de l'eſprit, une conception facile, une mémoire sûre, une application conſtante à toutes les connoiſsances néceſsaires pour bien régler une maiſon, pour bien gouverner un état, pour tirer un bon parti des hommes & des circonſtances. Par une ſemblable éduca-

tion, disoit-il, on ne prépare pas seulement son bonheur & la splendeur de sa maison; on peut contribuer encore à la prospérité de ses concitoyens & de sa patrie.

II.

Il avoit une maniere différente de traiter avec les différents caracteres. Rencontroit-il de ces jeunes gens qui, fiers des avantages qu'ils croient avoir reçus de la nature, mépriſent toute instruction? il leur prouvoit que les naturels qui semblent les plus heureux ont le plus besoin d'être cultivés. Les chevaux généreux, disoit-il, nés vifs, impétueux, deviennent excellents, & rendent de grands services, s'ils ont été dressés dans leur jeunesse: a-t-on négligé de les domter? ce sont

les plus rétifs & les plus méchants de tous. Un chien de bonne race, qui aime la fatigue, qui s'élance à la pourſuite des animaux, deviendra ſans doute un excellent chien de chaſſe ſi l'on a ſoin de l'inſtruire : qu'on l'abandonne à la nature, c'eſt un animal ſtupide, obſtiné, furieux.

Ainſi les hommes nés avec l'ame la plus fiere, la plus énergique, avec le plus d'ardeur pour tout ce qu'ils entreprennent, ſe diſtingueront par leurs vertus, par leurs belles actions, par les ſervices qu'ils rendront à l'humanité, s'ils ont reçu de l'éducation la connoiſſance de leurs devoirs : mais s'ils ont été négligés, s'ils sont reſtés dans l'ignorance, ils seront les plus méchants, les

plus nuiſibles de tous les hommes. N'ayant pas appris à diſtinguer ce qu'ils doivent faire, ils ſe jetteront dans de coupables projets : violents, impérieux, on ne pourra ni les arrêter, ni les contenir ; & bientôt ils auront accumulé les maux & les crimes.

Quand il voyoit de ces gens qui mettent toute leur confiance dans leurs richeſſes, qui penſent que l'éducation seroit inutile à des hommes comme eux, & que leur fortune leur ſuffit pour ſe faire reſpecter & pour ſatisfaire tous leurs deſirs, il ſavoit les ramener à la raiſon. C'eſt une folie, leur diſoit-il, de croire que, ſans inſtruction, on puiſse diſtinguer les actions utiles de celles qui sont funeſtes : ce n'en

eſt pas une moins grande de ne ſavoir pas même faire cette diſtinction, & de ſe croire capable de quelque choſe d'utile parcequ'on eſt aſsez riche pour acheter tout ce qu'on veut : c'eſt une ſottiſe d'être incapable de rien d'utile, & de croire qu'on eſt heureux, qu'on a tout ce qu'il faut pour bien vivre, pour vivre avec honneur : c'eſt encore une ſottiſe de penſer qu'avec des richeſses & une honteuſe ignorance on paſsera pour un homme de mérite : c'en eſt une enfin de ſuppoſer que, ſans mérite, on ſe fera conſidérer.

III.

Il eſt temps de raconter comment il ſe comportoit avec ceux qui croyoient avoir reçu une excellente

éducation, qui ſe flattoient d'être bien avancés dans le chemin de la vertu, & qui tiroient vanité de leurs vaſtes connoiſsances.

Il ſavoit que le bel Euthydeme, pour avoir raſſemblé un grand nombre d'ouvrages des poètes & des ſophiſtes les plus renommés, croyoit l'avoir emporté déja par ſes lumieres ſur tous ſes égaux, & n'avoir de rivaux à craindre ni dans l'éloquence, ni dans la ſcience du gouvernement. Comme ſon âge ne lui permettoit pas de ſe trouver à l'aſſemblée du peuple, il s'aſseyoit, pour s'inſtruire des affaires, dans la boutique d'un éperonnier qui étoit voiſine de la place. Socrate s'y rendit avec pluſieurs de ſes amis.

On sait que du temps de Thé-

miſtocle tous les vœux & tous les ſuffrages ſe réuniſsoient en ſa faveur, quand les conjonctures exigeoient un homme du mérite le plus rare. Quelqu'un s'aviſa précisément de demander ſi ce grand homme avoit reçu les inſtructions de quelque ſage, ou s'il n'avoit eu beſoin que de ſes talents naturels pour s'élever au-deſsus de tous ſes concitoyens.

Socrate vouloit piquer Euthydeme : Il faudroit, répondit-il, être bien ſimple pour croire qu'on ne peut apprendre les métiers les plus vils ſans avoir reçu les leçons d'un bon maître, & qu'on peut de soi-même ſe rendre habile dans le plus important de tous les métiers, l'art de commander aux hommes.

IV.

UNE autre fois Euthydeme, craignant d'être regardé comme un admirateur des connoiſsances de Socrate, évitoit de prendre place auprès de lui. Socrate s'en apperçut : On sait, dit-il, les études que fait Euthydeme, & l'on peut bien juger que, dès qu'il sera en âge, il ne manquera pas de donner ſon avis ſur les affaires qui seront proposées à l'aſsemblée du peuple. Au soin qu'il prend de ne paroître rien apprendre de perſonne, je préſume qu'il a déja un bon exorde tout prêt pour les diſcours qu'il compte adreſſer alors au public. Voici sûrement quelle sera la premiere phraſe de ſa harangue. Perſonne, ô Athéniens, ne peut ſe vanter de m'avoir rien

appris. Si j'ai par haſard entendu parler de quelques hommes qui ſe diſtinguaſsent par le talent de la parole ou par leurs connoiſsances dans les affaires d'état, je n'ai jamais recherché leur ſociété, & je ne crains pas qu'on me reproche d'avoir pris aucun maître parmi les citoyens les plus éclairés. C'eſt peu d'avoir évité de recevoir des leçons; je n'ai pas voulu qu'on pût me ſoupçonner d'en avoir pris. Je vais cependant vous donner un avis, tel que le haſard pourra me le ſuggérer.

Un ſemblable exorde ne conviendroit pas mal non plus à un homme qui ſe préſenteroit pour exercer la médecine. Je me figure lui entendre commencer ainſi ſon diſcours : Athéniens, je n'ai jamais appris la

médecine de perſonne ; jamais je n'ai cherché à trouver un médecin qui m'en donnât les principes. J'ai non ſeulement évité de rien apprendre des médecins ; je n'ai pas voulu même qu'on pût croire que j'euſse appris la médecine. Je vous prie cependant de vouloir bien m'accorder votre confiance ; car je tâcherai de m'inſtruire en faiſant ſur vous des eſsais.

Tout le monde rit beaucoup de cet exorde.

V.

ENFIN Euthydeme parut prêter quelque attention aux entretiens de Socrate : mais il évitoit de parler lui-même, perſuadé que ſon ſilence paſseroit pour de la modeſtie. Socrate vouloit lui ôter cette idée : Il

eſt étonnant, dit-il, que ceux qui cherchent à ſe rendre capables de jouer du luth, ou de la flûte, ou de monter à cheval, ou d'exercer quelqu'autre talent, ne tâchent pas de ſe procurer uniquement par leur travail toute l'habileté qu'ils veulent acquérir : on les voit chercher les meilleurs maîtres, faire tout ce que ces maîtres leur preſcrivent, s'armer de patience pour ne s'écarter en rien de leurs principes, comme s'ils n'avoient pas d'autres moyens de ſe rendre habiles ; tandis que ceux qui ſe propoſent de devenir de grands orateurs, de grands hommes d'état, croient pouvoir d'eux-mêmes, ſans préparation, ſans étude, acquérir tout-à-coup un grand talent. Il ſemble cependant que cette

carriere eſt bien plus difficile que l'autre; qu'elle exige des études d'autant plus profondes, des travaux d'autant plus opiniâtres, qu'on y rencontre bien plus de rivaux, & que les ſuccès y ſont bien plus rares.

VI.

TELS étoient d'abord les diſcours que Socrate tenoit devant Euthydeme. Quand il s'apperçut que ce jeune homme étoit plus diſpoſé à l'entendre & plus attentif à l'écouter, il retourna ſeul à la même boutique, & Euthydeme prit place auprès de lui (1).

(1) Tout l'entretien ſuivant eſt pointilleux, ſophiſtique, inſidieux, parcequ'en ce moment Socrate ne cherchoit qu'à guérir Euthydeme de ſa vanité, & à lui faire

Eſt-il vrai, lui dit Socrate, que vous ayez raſſemblé un grand nombre d'ouvrages des écrivains qui ſe sont fait une réputation de ſageſse ? — Cela eſt vrai, Socrate ; j'en raſſemble encore tous les jours, & j'ai deſſein d'en réunir le plus grand nombre qu'il me sera poſſible. — Je vois avec plaiſir que vous préférez à des tréſors d'or & d'argent les tréſors de la ſageſse. C'eſt que vous ſavez bien que l'argent & l'or ne peuvent rendre les hommes meilleurs, & que les pensées des ſages procurent à ceux qui les poſsedent les richeſses de la vertu.

ſentir qu'il n'avoit pas même les premiers principes des connoiſsances les plus ſimples & les plus néceſsaires : mais quand il

La joie couloit avec ces paroles dans le cœur d'Euthydeme, perſuadé qu'aux yeux de Socrate il avoit pris le meilleur moyen de parvenir à la ſageſse.

Socrate vit bien que le jeune homme prenoit plaiſir à la louange. Dites-moi, reprit-il, quelles sont les vues que vous vous êtes propoſées en raſsemblant tant de livres? Comme Euthydeme ſe taiſoit, rêvant à la réponſe qu'il devoit faire, Socrate reprit la parole.

Voulez-vous, lui dit-il, devenir médecin? car les médecins ont beaucoup écrit. — Non, en vérité. —

---

eut domté l'orgueil de ce jeune homme, il mit, dit Xénophon, la plus grande ſimplicité dans les leçons qu'il lui donnoit.

Quoi donc ? architecte ? car cet art exige un eſprit cultivé. — Ce n'eſt pas là mon deſsein. — Ah ! j'entends; vous voulez devenir un grand géometre comme Théodore ? — Non, mes vues ne ſe tournent pas du côté de la géométrie. — C'eſt donc du côté de l'aſtronomie ? — Pas davantage. — Eſt-ce que vous voudriez faire votre état de déclamer des vers ? car on dit que vous avez toutes les œuvres d'Homere. — Je n'ai garde. Je sais trop que les gens de cette profeſſion ſavent à merveille les vers qu'ils récitent, & n'en sont pas moins les plus ſtupides des hommes. — Vous recherchez peut-être cette ſcience qui rend les hommes capables de gouverner les maiſons & les états, de commander

aux autres, de leur être utiles, de l'être à eux-mêmes ? — Oui, Socrate, c'eſt cette ſcience que je recherche avec ardeur ; c'eſt elle qui m'eſt néceſſaire.

Par Jupiter ! s'écria Socrate, vous recherchez la plus belle des ſciences, le premier des talents : on l'appelle l'art des rois, parcequ'il leur eſt en effet néceſſaire. Mais avez-vous bien examiné s'il eſt poſſible de n'être pas juſte & d'exercer ce grand art ? — Cela eſt impoſſible : ſans la juſtice, il n'eſt pas de bons citoyens. — Vous avez donc travaillé à être juſte ? — Je ne crois pas, Socrate, que perſonne paſſe pour plus juſte que moi. — Et les hommes juſtes n'ont-ils pas leurs fonctions comme les ouvriers ont les leurs ? — Ils en

ont ſans doute.— Et comme les ouvriers peuvent montrer leur chefs-d'œuvre, les hommes juſtes peuvent-ils expoſer auſſi leurs ouvrages ? — Comment ! je ne pourrois pas indiquer les œuvres de la juſtice ! Hélas ! je n'indiquerois que trop bien auſſi celles de l'iniquité. Elles ſe montrent chaque jour en grand nombre à nos yeux ; chaque jour elles frappent nos oreilles. — Eh bien, voulez-vous que nous écrivions ici un D, & là un A (1) ? Ce qui nous paroîtra l'œuvre de la juſtice nous le placerons ſous le D, & nous mettrons ſous l'A ce qui nous

(1) Le D eſt la premiere lettre du mot grec *dicaiosynè*, la juſtice ; & l'A la premiere lettre du mot *adikia*, l'iniquité.

paroîtra l'œuvre de l'iniquité. — Je le veux bien, ſi cela vous ſemble néceſsaire.

Socrate écrivit ces deux marques. Ne trouve-t-on pas, reprit-il, le menſonge parmi les hommes ? — On ne le trouve que trop. — Où le placerons-nous ? — Sous la marque de l'injuſtice apparemment. — Les hommes ne trompent-ils pas ? — Trop ſouvent. — Où placerons-nous la tromperie ? — Encore sous l'injuſtice. — Et l'action de nuire aux autres ? — De même. — Celle de réduire quelqu'un en ſervitude ? — Toujours de même. — Nous ne placerons donc rien de tout cela du côté de la juſtice ? — Cela seroit aſsez étrange.

— Suppoſons donc à préſent

qu'un général réduiſe en ſervitude une nation injuſte & ennemie : dirons-nous qu'il fait une injuſtice ? — Non vraiment. — Nous dirons donc que ce qu'il fait eſt juſte ? — Sans doute. — Et s'il trompe les ennemis ? — Cela eſt encore juſte. — Mais s'il les pille, s'il enleve leurs biens ? — Il ne fait rien que de juſte. Je croyois que les queſtions que vous me faiſiez ne regardoient que nos amis. — Ainſi tout ce que nous avions attribué à l'iniquité, il faudra donc à préſent l'attribuer à la juſtice ? — Je le penſe. — Mettons donc toutes ces actions à la place que vous leur marquez. Voulez-vous à préſent que nous poſions pour principe qu'elles deviennent juſtes contre des ennemis, mais qu'il

seroit injuſte de ſe les permettre avec des amis; qu'on ne peut, avec ceux-ci, mettre trop de droiture, trop de ſimplicité dans ſa conduite? — Nous ſommes d'accord.

Et ſi un général, reprit Socrate, voit le courage de ſes ſoldats abattu; s'il leur fait accroire qu'il lui arrive du ſecours, & qu'il raſsure par ce menſonge leurs eſprits intimidés; ſous quelle marque placerons-nous cette tromperie? — Sous celle de la juſtice, à ce que je crois. — Un enfant a beſoin d'une médecine & ne veut pas la prendre; ſon pere la lui mêle avec ſes aliments, &, par cette ruſe, il lui rend la ſanté: où mettrons-nous cette ſupercherie? — A la même place que la premiere. — Mon ami eſt plongé

dans une noire mélancolie; je crains qu'il n'attente ſur ſes jours, je lui dérobe ſon épée, toutes ſes armes : où ce vol doit-il être placé ? — Il n'y a pas à héſiter ; sous la ligne de la juſtice. — Vous ne prétendez donc plus à préſent qu'on ſoit obligé à la plus grande ſimplicité, à la plus grande droiture avec ſes amis ? — Non vraiment; je ceſse de le prétendre, & je rétracte s'il le faut tout ce que j'ai dit. — Cela vaut beaucoup mieux que de persévérer dans l'erreur.

Mais, continua Socrate, il eſt encore un point qu'il faut examiner. Je ſuppoſe deux hommes qui emploient avec leurs amis des ſupercheries nuiſibles : mais l'un a deſſein de tromper, l'autre ne sait

ce qu'il fait : lequel des deux eſt le plus injuſte ? — Je l'avouerai, Socrate ; j'ai perdu toute confiance dans les réponſes que je puis faire. Les choſes que nous avons examinées me paroiſſent toutes différentes de ce que je les croyois d'abord. Il me ſemble cependant que le plus injuſte eſt celui qui a la volonté de tromper. — Penſez-vous que la juſtice ſoit une ſcience qui ait ſes principes, & qu'on puiſſe l'apprendre comme on apprend à écrire ? — Je le penſe. — Et quel eſt celui qui ſait le mieux écrire, à votre avis ? eſt-ce celui qui écrit mal de deſſein prémédité, ou celui qui n'écrit pas bien parcequ'il ne ſait pas écrire mieux ? — C'eſt celui qui écrit mal à deſſein ; car il pourra bien

écrire quand il le voudra. — Ainſi celui qui écrit mal parcequ'il le veut bien, ſait écrire ; celui qui n'écrit pas bien malgré lui ne le ſait pas ? — Aſsurément. — Quel eſt donc celui qui connoît la juſtice ? eſt-ce celui qui ment & trompe parcequ'il le veut bien, ou celui qui trompe & ment ſans le vouloir ? — C'eſt le premier. — Vous dites donc que celui qui ſait écrire eſt plus ſavant dans les lettres que celui qui ne le ſait pas ? — Il eſt vrai. — Et que celui qui connoît mieux les devoirs de la juſtice eſt plus juſte que celui qui ne les connoît pas ? — Je le crois ; ou plutôt je n'entends plus rien aux réponſes que je fais.

Mais, mon cher Euthydeme, ſi quelqu'un vouloit dire la vérité &

qu'il ne parlât jamais de la même maniere ſur les mêmes choſes ; s'il diſoit du même chemin tantôt qu'il conduit à l'orient & tantôt à l'occident ; & qu'en rendant le même compte, il trouvât tantôt plus & tantôt moins ; que diriez-vous d'un tel homme ? — Je serois bien obligé de dire qu'il ne sait pas ce qu'il prétendoit ſavoir.

Ne connoiſsez-vous pas, lui demanda Socrate, une eſpece de gens qu'on appelle eſprits ſerviles ? — Aſsurément. — Et c'eſt à cauſe de leur ignorance qu'on leur donne ce nom : mais eſt-ce parcequ'ils ignorent l'art de travailler le cuivre ? — Non, ſans doute. — Eſt-ce parcequ'ils ne ſavent pas le métier de maçons ? — Pas davantage. — Se-

roit-ce parcequ'ils ne ſavent pas faire des ſouliers ? — Non vraiment, c'eſt bien tout le contraire ; car ordinairement ceux qui ſavent le mieux ces métiers sont d'une condition ſervile. — On donne donc ce nom injurieux à ceux qui ignorent ce que c'eſt que le beau, le juſte, l'honnête ? — C'eſt ce que je crois. — Jeune homme, faites donc vos efforts pour n'être pas compté parmi les eſprits ſerviles.

VII.

En vérité, Socrate, dit triſtement Euthydeme, je me croyois bien avancé dans la philoſophie, & je ne doutois pas qu'elle ne dût m'apprendre tout ce qui convient à un homme qui tend à la vertu. Figurez-vous quelle eſt à préſent ma

douleur en voyant que, pour fruit de tant de peines, je ne puis pas même répondre aux queſtions qu'on me fait ſur ce qu'il eſt le plus important de ſavoir, & que je ne connois plus aucune route qui puiſse me conduire à devenir meilleur.

Dites-moi, mon cher Euthydeme, avez-vous été quelquefois à Delphes? — J'y ai été deux fois. — Avez-vous pris garde à cette inſcription qui ſe lit ſur la façade du temple: CONNOIS-TOI TOI-MÊME? — J'y ai fait attention. — Avez-vous mépriſé cet avis, ou vous êtes-vous bien examiné vous-même pour chercher à vous connoître? — Non en vérité. C'eſt une connoiſsance que je croyois poſséder parfaitement, puiſque ſans elle

on n'en peut acquérir aucune autre.

Eh ! reprit Socrate, qu'appellez-vous ſe connoître ? Croyez-vous qu'il ſuffiſe pour cela de ſavoir ſon nom ? ou ne faut-il pas imiter celui qui ſe connoît en chevaux ? Il ne ſe flatte pas de bien connoître un cheval, ſans avoir examiné s'il eſt docile ou rétif, foible ou vigoureux, lent ou vif à la courſe ; ſans s'être en un mot bien aſsuré de toutes les qualités qui peuvent en faire un bon ou un mauvais cheval. De même celui qui veut ſe connoître ne doit-il pas s'examiner ſur toutes les facultés néceſsaires à l'homme pour remplir ſes devoirs ? — Il me ſemble que ne pas connoître ſes facultés, c'eſt en effet ne ſe pas connoître. — Il eſt certain auſſi qu'on trouve dans

cette connoiſsance bien des avantages dont on ne peut jouir quand on ſe ment à soi-même.

Celui qui ſe connoît sait ce qui lui eſt utile, ce que ſes forces peuvent ſupporter, ce qu'elles refuſent. En ne faiſant que ce qu'il eſt capable d'entreprendre, il remplit ſes beſoins & vit heureux : en s'abſtenant de ce qu'il ne sait pas faire, il évite les fautes, & n'a pas la honte d'avoir mal fait : il eſt en état de mettre les autres hommes à leur juſte valeur, & de les employer utilement pour ſon propre avantage : par leur ſecours il ſe procure de grands biens, il s'épargne de grands maux. Mais celui qui ne ſe connoît pas & qui s'abuſe ſur ſes facultés, ne sait pas mieux juger les autres

hommes qu'il ne ſe juge lui-même ; il ne s'entend pas mieux aux affaires ; il ne sait ni ce qu'il lui faut, ni ce qu'il fait, ni ce qui peut lui être utile : il ſe trompe en tout, perd de grands avantages, & tombe dans de funeſtes inconvénients.

Celui qui sait bien ce qu'il fait réuſſit dans toutes ſes entrepriſes, parvient aux honneurs, s'éleve à la gloire. Les hommes qui lui reſſemblent aiment à l'employer. Dans les revers, on s'empreſſe à recevoir ſes conſeils, on ſe livre ſans réſerve entre ſes mains, on ne fonde que ſur lui l'eſpérance de toute ſa félicité, on le récompenſe par un attachement ſans bornes.

Examinez à préſent celui qui ne sait ce qu'il fait. Il eſt incapable de

prendre un parti ; il voit échouer tous ſes projets ; il eſt puni par les malheurs qu'il s'eſt attirés : on le mépriſe, on en fait ſon jouet, il traîne ſes jours dans l'opprobre.

On peut en dire autant des états qui ne connoiſſent pas leurs forces : ils oſent attaquer des voiſins plus puiſſants, & finiſſent par être renversés ou par tomber dans la ſervitude.

VIII.

SOYEZ perſuadé, dit Euthydeme, que je sens bien tout le prix de la connoiſſance de soi-même. Mais daignez m'apprendre par où l'on doit commencer à s'examiner. Je vous donne toute mon attention.

Connoiſſez-vous parfaitement, lui demanda Socrate, quels sont

les véritables biens, les véritables maux ? — Par Jupiter ! ſi j'ignorois cela, je me croirois au-deſſous du dernier eſclave. — Puiſque vous le ſavez ſi bien, faites-moi le plaiſir de me l'apprendre. — Cela n'eſt pas bien difficile. D'abord je crois que c'eſt un bien d'être en bonne ſanté, que c'eſt un mal d'être malade. Je crois auſſi que les boiſsons, les aliments, les travaux, sont autant de biens quand ils procurent la bonne ſanté, que ce sont des maux quand ils cauſent des maladies. — Par conſéquent la ſanté, la maladie, sont elles-mêmes des biens quand elles procurent du bien, sont des maux quand elles font du mal. — Eſt-ce que la ſanté produit quelque choſe de mal ? eſt-ce que

la maladie peut faire quelque bien ? — Sans doute. Parcequ'on eſt en bonne ſanté, on va à la guerre, on y trouve la mort : on s'embarque, & l'on périt. On eſt malade, on reſte chez soi, & l'on eſt ſauvé. — Vous avez raiſon : mais vous voyez d'un autre côté que ceux qui jouiſſent de toute leur vigueur ſe trouvent aux bonnes occaſions ; que ceux qui sont dans un état de foibleſse les manquent. — Si la santé, la maladie, sont quelquefois utiles & quelquefois nuiſibles, elles ne sont donc en elles-mêmes ni des biens ni des maux. — A les conſidérer ainſi, vous avez raiſon.

Mais du moins, pourſuivit Euthydeme, on ne peut douter que la ſcience ne ſoit un bien : car de

quelle affaire l'homme inſtruit ne ſe tirera-t-il pas mieux que l'ignorant ? — Comment donc ! n'avez-vous pas entendu parler de Dédale ? ne ſavez-vous pas que ſes talents furent la cauſe de ſes malheurs ; qu'il fut pris par le roi Minos, forcé de le ſervir, privé à la fois de ſa patrie & de la liberté ; que, voulant prendre la fuite, il perdit ſon fils qui l'accompagnoit ; que lui-même ne put ſe ſauver ; & que, tranſporté chez des peuples barbares, il fut encore une fois réduit en eſclavage ? — Je sais bien qu'on raconte cette hiſtoire. — Et n'avez-vous pas appris les infortunes de Palamede ? Ne croit-on pas généralement qu'Ulyſſe, jaloux de ſa ſageſſe, lui fit donner la mort ? — Je sais encore

cela. — Combien de gens le roi de Perſe n'a-t-il pas fait enlever, ne retient-il pas dans les fers par la ſeule raiſon qu'ils ont des talents !

Vous avouerez du moins, Socrate, que le bonheur eſt un bien. — Oh ! aſsurément ; pourvu qu'on ne le faſse pas conſiſter dans des biens équivoques. — Eh ! qu'y a-t-il d'équivoque dans ce qui fait le bonheur ? — Rien du tout, à moins qu'on ne joigne à l'idée du bonheur la beauté, la force, la richeſse, la gloire, & mille autres choſes ſemblables. — Et comment faire autrement ? Eſt-il poſſible d'être heureux ſans quelques unes de ces choſes-là ? — Eh bien, confondez, j'y conſens, avec le bonheur tous ces avan-

tages ſi ſouvent funeſtes. Combien de fois la beauté n'a-t-elle pas été la cauſe de la corruption ! Que de gens sont tombés dans le malheur pour avoir formé de grands deſseins parcequ'ils avoient une grande force ! Combien d'autres, amollis par les richeſses, sont tombés dans les embûches qu'elles leur avoient fait dreſser ! Que d'hommes illuſtres ont trouvé leur perte dans l'éclat de leur gloire & dans la puiſsance qu'elle leur avoit procurée ! — Si j'ai tort de louer même le bonheur, j'avoue que je ne sais plus ce qu'il faut demander aux dieux.

C'eſt peut-être, mon cher Euthydeme, que vous n'avez pas aſsez bien conſidéré les choſes, parceque vous vous croyiez trop ſavant. En-

ſin, puiſque vous vous diſpoſez à entrer dans l'adminiſtration d'un état démocratique, vous ſavez ſans doute ce que c'eſt que le gouvernement populaire que nous appellons démocratie. — Je le sais fort bien. — Croyez-vous qu'il ſoit poſſible de connoître la démocratie ſans connoître le peuple ? — Je suis loin de le croire. — Eh bien ! qu'eſt-ce que vous appellez le peuple ? — Les plus pauvres citoyens. — Vous ſavez donc ce que c'eſt que les pauvres ? — Comment l'ignorer ? — Et ce que c'eſt que les riches ? — Tout auſſi bien. — Qui sont ceux que vous appellez pauvres & ceux que vous appellez riches ? — J'appelle pauvres ceux qui n'ont pas le néceſsaire ; & riches, ceux qui ont

plus que le néceſsaire. — N'avez-vous pas remarqué que certaines gens, avec peu de choſe, font encore des épargnes; & que d'autres, avec de grands biens, n'ont pas même le néceſsaire ? — Cela eſt certain, & vous avez raiſon de me le rappeller. Je sais même des ſouverains qui vivent dans la plus grande détreſse, & que la miſere force à commettre des injuſtices. — Voilà donc des ſouverains qu'il faudra placer, ſuivant vous, dans la claſse du peuple; & les gens qui ont peu de fortune & qui la ſavent bien économiſer seront comptés parmi les riches. — Il vaut autant que j'en convienne, car je ne trouve rien à vous répondre, & je m'apperçois que je ferai mieux de me taire. Je

crains bien d'être forcé d'avouer que je ne sais rien.

Il se retira tout hors de lui, se méprisant lui-même, & ne se regardant plus que comme un esclave. La plupart des jeunes gens dont Socrate confondoit ainsi l'orgueil ne revenoient plus le voir, & il trouvoit que cette mauvaise honte mettoit le comble à leur sottise. Euthydeme ne suivit pas leur exemple. Il comprit qu'il ne pourroit acquérir des talents que dans la fréquentation de Socrate. Il ne le quittoit pas qu'il n'y fût forcé par des affaires indispensables : il l'imitoit même à quelques égards. Socrate remarquoit avec plaisir les bonnes dispositions de ce jeune homme, & ne se permettoit plus de lui tenir des dis-

cours capables de le rebuter : il ſe contentoit de lui donner, dans la forme la plus ſimple & avec beaucoup de clarté, les connoiſsances qu'il lui croyoit néceſsaires, & de lui indiquer les études auxquelles il devoit s'appliquer.

IX.

IL ne cherchoit pas à rendre les jeunes gens qui le fréquentoient éloquents, habiles, déliés : il regardoit comme ſon principal objet de leur donner un eſprit juſte & ſain, perſuadé que, ſans cette qualité, tous les grands talents ne faiſoient que rendre les hommes plus injuſtes, que leur donner plus de moyens de faire le mal. Mais ſur-tout il s'appliquoit à leur inſpirer pour les dieux des ſentiments de reſpect &

de reconnoiſsance. D'autres qui ont aſſiſté à quelques uns de ſes entretiens ſur ce ſujet les ont déja publiés : pour moi, je vais rapporter une converſation qu'il eut avec Euthydeme, & dont j'ai moi-même été témoin.

Dites-moi, mon cher Euthydeme, avez-vous bien réfléchi ſur les bienfaits de la providence, qui veille à nous procurer tous nos beſoins ? — C'eſt une pensée dont je ne me suis point aſsez occupé. — D'abord vous ſavez que nous avons beſoin de la lumiere, & les dieux nous la donnent. — Sans elle nous aurions des yeux, & nous serions comme les aveugles. — Nous avons beſoin de repos, & ils nous donnent la nuit, dont le ſilence & l'obſcurité nous

engagent ſi doucement à nous livrer au ſommeil. — Ce préſent eſt bien digne encore de notre reconnoiſſance. — Le ſoleil eſt lumineux ; il nous indique les heures, il éclaire à nos yeux tous les objets. La nuit eſt obſcure ; elle ne peut rien nous découvrir : mais les dieux l'ont fait briller de la lumiere des aſtres, qui nous indique les heures de la nuit, & nous permet de ne point la paſſer toute entiere dans l'inaction. La lune, par ſa clarté, nous donne la meſure des nuits & des mois.

Nous avons beſoin de nourriture : les dieux ordonnent à la terre de nous la prodiguer ; ils ont marqué les ſaiſons convenables à ſes productions ; ils ont voulu qu'en ſatisfaiſant le beſoin, elles nous

ſiſsent encore éprouver le plaiſir. — C'eſt donner aux hommes une marque bien ſenſible de leur amour. — L'eau doit être regardée comme un de leurs dons les plus précieux. C'eſt par elle que la terre & les ſaiſons enfantent toutes les ſubſtances qui nous sont néceſsaires, & fourniſsent à leur accroiſsement : elle contribue à notre nourriture ; mêlée avec nos aliments, elle en rend l'apprêt & l'uſage plus faciles, elle leur prête plus de délicateſse & de ſalubrité. Comme elle nous ſert à un grand nombre d'uſages, les dieux nous l'ont accordée avec profuſion. — Nouveau témoignage de leur providence.

— Ils nous ont donné le feu, par qui nous bravons les rigueurs du

froid : il nous éclaire dans l'obſcurité, nous l'employons dans tous nos arts, nous le faiſons ſervir à tous nos beſoins. Sans nous égarer dans de longs détails, le feu n'entre-t-il pas dans les plus belles & les plus utiles inventions des hommes ? — C'eſt encore un bienfait des dieux.

— Eh ! reconnoîtrons-nous moins leur bonté dans le ſoleil ? Cet aſtre retourne vers nous à la fin de l'hiver, mûrit ſur ſon paſsage les productions de la terre, deſseche celles dont la ſaiſon eſt écoulée : &, après nous avoir rendu ce ſervice, il ne nous approche pas de trop près ; mais il retourne ſur ſes pas, comme s'il craignoit de nous offenſer par l'excès de ſa chaleur. Parvenu à cette diſtance où nous ſentons nous-

mêmes qu'un froid plus rigoureux nous feroit périr, il ceſse de s'éloigner davantage, & recommence ſa carriere juſqu'à ce qu'il ait atteint cette région du ciel où ſa chaleur vivifiante rend plus ſenſibles ſes bienfaits. — Il ſemble que tant de merveilles ne ſoient opérées qu'en faveur de l'homme. — Il eſt encore certain que ſi les grandes chaleurs & les froids rigoureux ſe ſuccédoient avec rapidité, nous n'aurions pas la force d'en ſupporter les excès: mais le ſoleil s'avance vers nous ſi lentement, il s'en éloigne avec tant de lenteur, que nous paſsons, ſans même le ſentir, par les extrémités opposées de la chaleur & du froid.

— Tant de merveilles me font douter ſi les dieux ont d'autre objet

que de répandre ſur nous leurs faveurs. Une ſeule difficulté m'arrête; c'eſt que les autres animaux partagent leurs bienfaits avec nous. — Eh! n'eſt-il pas manifeſte qu'ils naiſſent, qu'ils sont nourris pour les hommes? Quelle autre créature tire une auſſi grande utilité que l'homme, des chevres, des brebis, des chevaux, des bœufs, & des autres animaux? Il me ſemble que nous en faiſons même un plus grand uſage que des végétaux: ils ne ſervent pas moins à notre nourriture; ils ne ſervent pas moins à mille uſages différents. On trouve même bien des hommes qui ne ſe nourriſsent pas des productions de la terre, mais de lait, de fromage & de chair. Nous apprivoiſons, nous domtons les ani-

maux les plus utiles ; nous les forçons à nous prêter leurs ſecours dans les combats, nous en faiſons enfin nos eſclaves. — J'en conviens avec vous ; car je vois que les animaux qui ont bien plus de force que l'homme ſe ſoumettent à ſon empire, & lui rendent les ſervices qu'il lui plaît d'exiger d'eux.

— Mais comment pourrions-nous jouir des ouvrages des dieux, de ces ouvrages à la fois ſi utiles, ſi beaux, ſi variés, s'ils ne nous avoient pas accordé des ſens capables de recevoir les différentes perceptions que ces merveilles excitent en nous ? Sans le ſecours de nos ſens, comment pourrions-nous profiter des biens que le ciel nous a départis ?

Les dieux ont imprimé en nous

l'intelligence : c'eſt par elle que nous raiſonnons ſur les objets ſoumis à nos ſens, que nous en conſervons l'image dans notre mémoire, que nous jugeons de leur utilité, que nous trouvons l'art de les appliquer à notre uſage & d'éviter les maux qu'ils pourroient nous faire éprouver.

Entre tant de bienfaits, oublierai-je le don de la parole ? Par elle nous nous communiquons des avantages réciproques, nous nous donnons des inſtructions mutuelles, nous établiſsons des loix, nous gouvernons les empires. — Non, il n'eſt pas poſſible de méconnoître les tendres soins que les dieux ont pris de l'eſpece humaine.

— S'ils ne nous ont pas accordé

de prévoir par nous-mêmes ce qui peut nous être utile dans l'avenir, ils nous dévoilent les événements futurs par la divination ; ils daignent répondre à nos demandes, & nous apprendre comment nous devons nous conduire. — Il me ſemble, Socrate, que vous avez été traité plus favorablement que les autres hommes : vous n'avez pas beſoin d'interroger les dieux ; ils vous indiquent d'avance ce que vous devez faire, ce que vous devez éviter.

X.

VOUS reconnoîtrez, mon cher Euthydeme, que je ne vous ai pas trompé, ſi, content d'admirer les dieux dans leurs ouvrages, de les adorer, de les révérer, vous n'attendez pas qu'ils ſe manifeſtent viſible-

ment à vos regards. C'eſt par leurs œuvres que les dieux ſe montrent aux mortels. Toutes les divinités nous prodiguent les biens dont nous jouiſſons, mais elles ne paroiſſent pas à nos yeux pour nous les prodiguer. Le Dieu ſuprême, celui qui a fait & qui dirige le monde, ce monde en qui ſe réuniſſent tous les biens & toute la beauté ; le Dieu qui, pour notre uſage, maintient les œuvres de la création dans la fleur de la jeuneſſe & dans une vigueur toujours nouvelle, qui les force d'obéir à ſes ordres avec plus de promptitude que la pensée, & qui leur défend de s'égarer jamais ; ce Dieu ſe manifeſte à nous par ſa puiſſance, mais il ne ſe montre pas lui-même à nos yeux.

Les miniſtres même de la divinité ſe dérobent à nos regards. Le ſoleil répand ſa clarté ſur toute la nature; mais il ne nous permet pas d'arrêter curieuſement ſur ſon diſque nos regards téméraires, & l'on ne peut, ſans être privé de la vue, avoir l'audace de le fixer. La foudre eſt lancée du haut des cieux; elle briſe tout ce qu'elle rencontre: mais on ne la voit ni quand elle ſe précipite, ni quand elle frappe, ni quand elle ſe retire. Nous ſentons la préſence des vents, nous voyons leurs effets; nous ne pouvons les voir eux-mêmes. Si dans notre foible nature quelque choſe approche de celle des dieux, c'eſt notre ame ſans doute: nous ſentons qu'elle regne en nous; mais nous ne pouvons la

voir. Gardez-vous bien de mépriſer les ſubſtances inviſibles, reconnoiſsez leur puiſsance par leurs effets, & révérez la divinité.

— Non, jamais je ne manquerai, Socrate, à reſpecter les dieux : mais ce qui m'afflige, c'eſt que je ne vois perſonne leur rendre aſsez de graces pour de ſi grands bienfaits. — Ne vous livrez pas à ce chagrin, mon cher Euthydeme. Vous ſavez ce que le dieu dont on conſulte l'oracle dans le temple de Delphes répond à ceux qui l'interrogent ſur la maniere dont il faut honorer les dieux. Suivez, dit-il, les loix de votre pays. Et que dit la loi dans tous les pays de la terre ? Que les dieux n'exigent rien de nous au-delà de nos facultés. La maniere la plus conve-

nable d'honorer les dieux, n'eſt-ce pas celle qu'ils nous preſcrivent eux-mêmes ? Mais n'omettons rien de ce qui eſt en notre pouvoir ; car ce ne seroit plus les révérer. Avons-nous fait tout ce qui eſt en notre puiſsance ? nous avons rendu aux dieux l'hommage que preſcrivent les loix du monde entier. Ne négligeons rien, employons toutes nos facultés pour leur plaire, ne craignons pas d'eſpérer les plus grands de leurs bienfaits. N'eſt-ce pas de ceux qui ont le plus de pouvoir qu'on a raiſonnablement le droit d'attendre les plus grands avantages ? Mais comment eſpérer leur faveur, ſi ce n'eſt en cherchant à leur plaire ? Et comment peut-on mieux leur plaire, qu'en leur ac-

cordant une entiere obéiſsance ?

C'étoit par de ſemblables diſcours, & ſur-tout par ſa conduite, que Socrate rendoit ſes diſciples plus religieux.

XI.

Il étoit loin de leur cacher ſes ſentiments ſur la juſtice, & il les faiſoit d'ailleurs connoître aſsez par ſes actions. En public, en particulier, ſa conduite envers les citoyens étoit toujours conforme aux loix ; il cherchoit à leur être utile à tous. Soumis aux chefs de la république en tout ce que la loi commande, il leur obéiſsoit également à la ville & dans les armées, & perſonne ne reſpectoit plus le bon ordre. Lorſqu'il préſida aux aſsemblées en qualité d'épiſtate, il ne permit pas au

peuple de conſacrer par ſon ſuffrage un décret injuſte; &, toujours d'accord avec la loi, il oſa réſiſter à la multitude effrénée dont tout autre auroit craint de combattre la fureur. Quand les trente lui donnerent des ordres contraires à la loi, il ceſsa d'obéir. Ils lui preſcrivirent de ne pas avoir d'entretien avec la jeuneſse; ils le chargerent, avec quelques autres citoyens, d'amener un homme qu'ils vouloient condamner à la mort: ſeul il oſa réſiſter à leurs ordres, parcequ'ils offenſoient la loi.

Il fut accusé par Mélitus. C'eſt la coutume des accusés de ſe défendre devant les juges, de chercher à ſe les rendre favorables, de les flatter, de leur faire les ſupplications

les plus baſses & les plus contraires aux loix ; pluſieurs ſe sont fait abſoudre par ce manege : mais il en eut horreur, & ne ſe permit rien dont la loi pût être offensée. Cependant s'il eût fait quelques foibles démarches, il ne lui auroit pas été difficile d'obtenir ſa grace : mais il aima mieux mourir en obſervant la loi, que de l'enfreindre pour conſerver ſa vie. C'eſt ce qu'il répéta pluſieurs fois à différentes perſonnes.

Je n'ai pas oublié la converſation qu'il eut ſur la juſtice avec Hippias d'Elée. Il y avoit long-temps qu'Hippias n'étoit venu à Athenes ; il rencontra Socrate précisément lorſque celui-ci diſoit devant pluſieurs perſonnes ; Veut-on faire apprendre à

un jeune homme le métier de cordonnier, de chaudronnier, de maçon ? a-t-on envie d'en faire un écuyer ? on eſt sûr de lui trouver partout des maîtres ; on aſsure même qu'on trouve des gens tout prêts à ſe charger de l'inſtruction d'un bœuf ou d'un cheval : mais ſi vous voulez apprendre à être juſte, ſi vous voulez que votre fils, votre valet, ſoient inſtruits de cette grande ſcience, vous ne pourrez trouver nulle part perſonne qui ſe charge de l'enſeigner. En vérité, je trouve cela bien étonnant.

XII.

HIPPIAS, qui l'avoit écouté, lui dit d'un ton railleur : Comment ! Socrate, vous répétez donc encore les mêmes choſes que je vous ai déja

entendu dire il y a ſi long-temps ? — Oui, toujours les mêmes choſes, & toujours ſur les mêmes ſujets. Pour vous, qui êtes un homme plein de ſcience, peut-être ſur les mêmes ſujets dites-vous toujours des choſes nouvelles ? — Aſsurément ; je tâche de ne me pas répéter, & de ne jamais rien dire que de nouveau. — Toujours du nouveau, même ſur les choſes que vous ſavez ! Si donc on vous demande combien de lettres compoſent le nom de Socrate & quelles sont ces lettres, vous tâcherez de répondre tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre ? ou ſi l'on vous demande ſi deux fois cinq font dix, vous ne ferez pas à préſent la même réponſe que vous auriez faite autrefois ? — Oh ! ſur ces

queſtions-là, Socrate, je suis comme vous ; je dis toujours la même choſe : mais, ſur la juſtice, je crois avoir à dire à préſent des choſes à quoi ni vous ni perſonne ne ſauroit rien objecter.

— Par Junon ! voilà une excellente découverte que vous avez faite ! Les juges, désormais toujours d'accord, rendront des arrêts toujours équitables ; les citoyens n'auront plus de diviſions d'intérêts, de procès, de querelles ; on ne verra plus de ſentiments opposés, plus de séditions ; les nations elles-mêmes, parfaitement d'accord ſur leurs droits réciproques, ne ſe feront plus la guerre : & c'eſt vous qui serez l'auteur d'un ſi grand bien ! Oh ! je ne vous quitterai pas que vous ne

m'ayez appris cet admirable ſecret. — Et moi, je ne vous dirai rien que vous ne m'ayez donné votre définition de la juſtice : car vous croyez qu'il ſuffit de vous moquer des autres, de les interroger, de les embarraſſer par des objections ; mais vous ne découvrez jamais votre ſentiment ſur aucun ſujet. Cette méthode-là eſt très commode, en vérité ; elle vous ôte l'embarras de rendre raiſon de votre façon de penſer.

— Comment ! vous ne ſavez donc pas, mon cher Hippias, que je ne ceſſe jamais de montrer ce que je penſe ſur la juſtice ? — Dites-moi donc en quels termes vous la définiſſez. — Ce n'eſt pas par des paroles que je découvre mes ſenti-

ments à ce ſujet, mais par des actions. Trouvez-vous qu'elles ne vaillent pas des paroles ? — Beaucoup mieux aſsurément ; car bien des gens diſent des choſes fort juſtes, & font de grandes injuſtices : mais en conformant à la juſtice toutes ſes actions, il eſt impoſſible d'être injuſte. — Eh bien ! avez-vous jamais appris que j'aie rendu un faux témoignage, que j'aie calomnié, que j'aie brouillé des amis, que j'aie introduit la diſcorde dans l'état, que j'aie fait enfin quelqu'autre injuſtice ? — Non, jamais. — Et s'abſtenir de l'injuſtice, n'eſt-ce donc pas être juſte ?

— Oh ! je vous vois venir, Socrate. Vous cherchez à m'échapper pour ne me pas dire ce que vous pen-

ſez ſur la juſtice ; car vous ne dites pas ce que font les hommes juſtes, mais ce qu'ils ne font pas. — Je croyois que le caractere de la juſtice étoit de ſe refuſer à l'iniquité. Si vous ne penſez pas de même, je vous dirai que la juſtice eſt l'obſervation de la loi. Êtes-vous plus content à préſent ? — Vous prétendez donc, Socrate, que ce qui eſt conforme à la loi, eſt en même temps ce qui eſt juſte ? — Oui, voilà ce que je penſe. — Je ne ſens pas bien ce que vous appellez conforme à la loi, & ce que vous appellez juſte. — Vous connoiſſez cependant les loix de l'état ? — Oui, je les connois. — Quelles ſont-elles ? — C'eſt ce que les citoyens, d'un commun accord, ont preſcrit de

faire, ont ordonné de s'interdire. — Eh bien! le citoyen qui, dans l'état, obſerve ces ordres, s'accorde avec les loix : celui qui ne s'y conforme pas les enfreint. — Cela eſt inconteſtable. — Ainſi celui qui leur eſt ſoumis obſerve la juſtice, celui qui leur réſiſte ſe rend coupable d'iniquité. — Paſsons. — Celui qui obſerve la juſtice eſt juſte, celui qui ne l'obſerve pas eſt injuſte. — On vous accorde cela. — Donc celui qui ſe ſoumet aux loix eſt juſte, & celui qui les enfreint eſt injuſte.

— Eh! comment regarderois-je les loix comme quelque choſe de ſi important, & me ferois-je une affaire ſérieuſe de leur obéir, lorſqu'il arrive ſouvent à ceux mêmes qui les ont portées de les condamner

enſuite & de les abroger ? — Eh quoi ! n'arrive-t-il pas ſouvent que les états entreprennent la guerre, & qu'ils font enſuite la paix ? — Sans doute. — Eh bien, ſi vous blâmez ceux qui obſervent les loix, par la raiſon qu'elles peuvent être abrogées, condamnez donc auſſi les ſoldats qui ſe comportent bien à la guerre, puiſque la paix pourra bien ſe faire un jour. Mépriſez-vous les citoyens qui, dans les combats, cherchent à ſecourir leur patrie ? — Non, en vérité. — N'avez-vous pas remarqué que Lycurgue n'a rendu la république de Lacédémone ſi différente de toutes les autres, qu'en y introduiſant le plus grand reſpect pour les loix ? Ne regarde-t-on pas comme les plus habiles magiſtrats

eeux qui ſavent le mieux inſpirer aux citoyens la ſoumiſſion aux loix ? & la république où les loix sont le plus révérées ne jouit-elle pas de la meilleure conſtitution pendant la paix, n'eſt-elle pas la plus invincible à la guerre ?

Rien n'eſt ſi beau que la concorde dans les états. Les magiſtrats & les premiers de la nation ne ceſsent d'exhorter les citoyens à vivre entre eux dans une parfaite union : on leur fait même jurer de la maintenir, & la loi qui oblige à prêter ce ſerment eſt reçue dans toute la Grece. Mais quel eſt l'eſprit de cette loi ? Eſt-ce que les citoyens portent tous un même jugement ſur les chœurs de muſique ? qu'ils applaudiſsent tous aux mêmes joueurs de

flûte ? que tous donnent la préférence aux mêmes poètes ? que tous enfin s'accordent entre eux dans leurs goûts & dans leurs plaiſirs ? Non, ſans doute. En quoi doivent-ils donc s'accorder ? Dans l'obéiſſance aux loix. Tant qu'ils leur reſtent ſoumis, les états conſervent toute leur vigueur & la plus brillante proſpérité : dès que la diſcorde regne dans la nation, l'état ceſſe d'être bien gouverné, le désordre ſe met dans les familles.

Conſidérons les particuliers : quel eſt le citoyen qui craint le moins de voir ſa conduite recherchée, qui eſt le plus aſſuré de parvenir aux honneurs ? n'eſt-ce pas celui qui obéit aux loix ? Quel eſt celui qui, dans les tribunaux, eſt plus certain

de gagner ſa cauſe ? A qui confiera-t-on plus volontiers ſa fortune, l'éducation de ſes fils, la pudeur de ſes filles ? A qui l'état lui-même accordera-t-il toute ſa confiance ? Tous ces avantages sont réſervés à l'obſervateur des loix. De qui la femme, les parents, les domeſtiques, les étrangers, les amis, les citoyens attendent-ils le plus d'équité ? Avec qui les ennemis aimeront-ils mieux convenir d'une treve, dreſſer les conditions d'un traité, régler les conventions de la paix ? Avec qui les alliés préféreront-ils d'avoir affaire ? A qui remettront-ils plus volontiers leurs troupes, leurs garniſons, leurs villes ? De qui le bienfaiteur attendra-t-il le plus de reconnoiſsance ? Tant d'eſtime n'eſt

due qu'au citoyen ami des loix. Eh! qui aime-t-on mieux obliger que celui qu'on croit incapable d'ingratitude ? n'eſt-ce pas lui dont on deſire le plus être l'ami, dont on voudroit le moins devenir l'ennemi ? Quel eſt encore celui qu'on craindra le plus d'attaquer, dont on recherchera le plus vivement l'amitié, dont on craindra le plus de s'attirer la haine ? n'eſt-ce pas celui qui réunit un grand nombre d'amis prêts à lui offrir leurs ſecours, & qui n'a pas un ennemi ? Je crois donc avoir aſsez clairement prouvé, mon cher Hippias, que ce qui eſt conforme aux loix s'accorde en même temps avec la juſtice. Si vous penſez autrement, je vous prie de m'inſtruire. — Il me ſemble que, ſur cet article,

je penſe abſolument comme vous.

XIII.

NE connoiſsez-vous pas auſſi, mon cher Hippias, des loix non écrites? — Sans doute, & ce sont celles qui regnent dans tous les pays. — Direz-vous que ce sont les hommes qui ont porté ces loix? — Et comment le dirois-je? Ils n'ont pu ſe raſsembler pour les dreſser; ils n'auroient même pu s'entendre, puiſqu'ils parlent tant de langues différentes. — Qui croyez-vous donc qui ait porté ces loix? — Ce sont les dieux qui les ont preſcrites aux hommes; & la premiere de toutes, reconnue dans le monde entier, eſt celle qui ordonne de révérer les dieux. — N'eſt-il pas auſſi par-tout ordonné d'honorer ſes parents? —

Sans doute. — Et les mêmes loix ne défendent-elles pas aux peres & aux meres d'épouſer leurs enfants ? — Oh ! pour cette loi-ci, je ne crois pas qu'elle vienne de Dieu. — Pourquoi ? — C'eſt qu'elle eſt quelquefois tranſgreſsée.

— On en tranſgreſse bien d'autres : mais les hommes qui tranſgreſsent les loix divines ne peuvent éviter la punition de leur crime, tandis qu'il eſt des moyens d'éviter les peines infligées aux infracteurs des loix humaines. On peut s'y ſouſtraire en ſe cachant, & la force oſe les braver. — Et quelle eſt donc cette punition que ne peut eſquiver le pere qui épouſe ſa fille, le fils qui épouſe ſa mere ? — La plus grande de toutes : que peut-il en effet arri-

ver de plus funeſte que de donner le jour à une mauvaiſe poſtérité ? — Et pourquoi leur poſtérité ſeroit-elle mauvaiſe ? S'ils ſont bons eux-mêmes, qui empêche que leur poſtérité ne leur reſſemble ? — Ici la bonté de caractere ne ſuffit pas : il faut encore une qualité qui accompagne la fleur de l'âge. Croyez-vous donc que la faculté génératrice ſoit la même dans l'âge de la force, la même dans celui qui tient encore à l'enfance, & la même vers le déclin de la vie ? — Cela n'eſt pas vraiſemblable. — Et quel âge croyez-vous le plus favorable à la propagation de l'eſpece ? — Celui de la pleine vigueur, ſans doute. — En deçà & au-delà cet âge, on ne peut donc ſe promettre une poſtérité ſaine &

vigoureuſe ? — Je ne le crois pas. — Ce n'eſt donc pas engendrer comme la nature le preſcrit ? — Non, ſans doute. — Qu'appellerons-nous donc une mauvaiſe poſtérité, ſi ce n'eſt celle qui provient de ces unions condamnables ? — Je suis encore de votre avis ſur ce point.

— Dites-moi, n'eſt-ce pas partout une loi que ceux qui font du bien méritent de la reconnoiſsance ? — C'en eſt une : cependant on la tranſgreſse. — Oui ; mais les tranſgreſseurs sont punis. Abandonnés par les amis qui les ont obligés, ils ſe voient réduits à rechercher des hommes qui les haïſsent. L'amitié conſiſte à faire du bien à ſes amis ; mais les ingrats ſavent que leurs bienfaiteurs n'ont plus pour eux que

de la haine, & ils continuent de leur faire baſsement la cour pour en arracher de nouveaux bienfaits. — Ainſi la peine suit toujours la tranſgreſſion. On reconnoît en cela l'ordre divin, mon cher Socrate ; on voit que c'eſt l'ouvrage d'un légiſlateur bien ſupérieur aux hommes. — Et croyez-vous que les dieux ordonnent des choſes juſtes, ou qu'ils preſcrivent des loix étrangeres à la juſtice ? — Et comment leurs loix lui seroient-elles étrangeres ? Qui pourroit même ordonner ce qui eſt juſte, ſi ce n'eſt les dieux ? — Ce qui plaît aux dieux, mon cher Hippias, eſt donc en même temps & juſte & conforme aux loix.

C'eſt ainſi que, par ſa conduite & ſes diſcours, Socrate imprimoit

de plus en plus l'amour de la juſtice dans le cœur de ceux qui le fréquentoient.

XIV.

IL ne s'appliquoit pas moins à former ſes diſciples à la pratique de la vertu, qu'à leur en donner les principes. Perſuadé que la tempérance eſt la premiere qualité d'un homme qui veut ſe bien conduire, il en montroit en lui-même le plus parfait modele, il en faiſoit le ſujet le plus ordinaire de ſes entretiens; & comme ſon eſprit étoit ſans ceſſe occupé des moyens qui menent à la vertu, il les rappelloit ſans ceſſe à tous ceux qui l'écoutoient. Je sais qu'il eut un jour avec Euthydeme, ſur la tempérance, l'entretien que je vais rapporter.

Ne regardez-vous pas, mon cher Euthydeme, la liberté comme le plus beau, le plus grand de tous les biens pour l'état & pour les particuliers ? — Je n'en connois pas de plus eſtimable. — Celui qui ſe laiſſe dominer par la volupté, & qu'elle empêche de faire de belles actions, vous paroît-il être libre ? — Je ne crois pas qu'on puiſſe l'être moins. — Le pouvoir de bien faire eſt peut-être ce que vous appellez la liberté, & vous regardez comme une ſervitude d'entretenir en nous-mêmes des maîtres qui nous raviſſent ce pouvoir ? — Voilà préciſément ma penſée. — Ainſi les hommes intempérants ne ſont à vos yeux que des eſclaves ? — Je les regarde abſolument comme tels, & à bien juſte

titre. — Croyez-vous que les intempérants en ſoient quittes pour ne pouvoir faire le bien ? Ne penſez-vous pas qu'ils ſont forcés de commettre bien des choſes honteuſes ? — Je ne les crois pas moins fortement pouſsés vers la honte que détournés du bien. — Que penſez-vous des maîtres qui défendent le bien, qui ordonnent le mal ? — Que ce ſont les plus méchants de tous les maîtres. — Et quelle eſt la pire de toutes les ſervitudes ? — Celle qui nous ſoumet aux plus méchants maîtres.

— Les intempérants ſont donc enchaînés à la plus cruelle ſervitude ? — C'eſt ce qu'il me ſemble. — Ne vous ſemble-t-il pas auſſi que l'intempérance arrache les hommes

à la ſageſse, le plus grand des biens, pour les précipiter dans les déſordres les plus contraires à la ſageſse; que, toujours excitant au plaiſir, elle défend de ſe livrer à rien d'utile, d'en occuper même ſa pensée; qu'elle ôte enfin aux malheureux dont elle s'empare toutes les facultés de l'eſprit? Souvent ils connoiſſent le bien & le mal; & c'eſt le mal qu'elle les force à choiſir! — Cela eſt vrai. — Où trouvera-t-on plus difficilement de la prudence que dans les intempérants? car rien n'eſt plus opposé que les actions de la prudence & celles de la débauche. — C'eſt une vérité dont il faut convenir. — Eſt-il rien qui, plus que la débauche, nous détourne de la décence & du devoir? — Rien, aſsuré-

ment rien. — Et le vice qui nous fait préférer ce qui nuit à ce qui eſt utile, qui nous force à nous occuper tout entiers de ce qui doit nous perdre, à négliger ce qui doit nous ſervir, qui nous contraint à ne faire que les actions les plus contraires à la prudence ; un tel vice n'eſt-il pas le plus funeſte de tous les maux ? — Il n'en eſt point de plus pernicieux. — N'eſt-il pas évident que la tempérance produit des effets abſolument contraires à ceux de la débauche ? — Cela doit être. — Et le contraire de tant de maux n'eſt-il pas un bien ? — Certainement. — Il faut donc que la tempérance ſoit pour les hommes le plus grand des biens ? — Cela eſt manifeſte.

— N'avez-vous jamais pensé une

choſe ? — Laquelle ? — C'eſt qu'on diroit que l'intempérance peut ſeule nous conduire au plaiſir, & qu'elle eſt abſolument incapable de nous le procurer; c'eſt que la tempérance nous y mene bien plus sûrement, & qu'elle eſt méme la vraie ſource de la plus pure volupté. — Comment cela ? — C'eſt que l'intempérance qui ne nous permet pas d'endurer patiemment la faim, la ſoif, les veilles, la privation des plaiſirs de l'amour, nous empêche, par cela même, de trouver une véritable douceur à ſatisfaire les beſoins que la néceſſité nous impoſe. Pourquoi trouve-t-on du plaiſir à contenter la ſoif ou l'appétit, à ſe livrer au repos, au ſommeil, aux careſses de l'amour ? c'eſt qu'on a eu le courage

d'en ſupporter le beſoin : c'eſt qu'on a été préparé par les rigueurs de la privation à goûter tous les charmes de la jouiſſance. La tempérance ſeule nous apprend à ſupporter le beſoin : ſeule elle peut nous faire connoître de véritables plaiſirs. — Tout ce que vous venez de dire eſt d'une vérité ſenſible.

— C'eſt elle auſſi, c'eſt la tempérance, qui nous fait connoître le vrai bien, la véritable beauté ; qui nous apprend à perfectionner notre corps, à bien conduire notre maiſon ; c'eſt par elle que nous devenons capables de ſervir nos amis, notre patrie ; c'eſt elle qui nous ſoumet nos ennemis ; elle enfin à qui nous devons nos plus grands avantages & la plus inaltérable volupté.

Voilà les fruits que nous offre la tempérance, & qui sont refusés à la débauche. Eh! n'eſt-il pas bien juſte d'en être privé, quand on n'a rien fait pour mériter de les recueillir, quand on ne s'eſt occupé qu'à ſaiſir de trompeuſes délices qui viennent ſe préſenter d'elles-mêmes?

Vous ne croyez donc pas, Socrate, qu'un homme qui ſe laiſse maîtriſer par les plaiſirs des ſens ſoit capable d'aucune vertu? — Et quelle différence mettez-vous, mon cher Euthydeme, entre le débauché & l'animal ſtupide? Comment diſtinguer de la brute celui qui, ne portant jamais ſes regards vers le bien, ne cherche que la volupté, ne vit & n'agit que pour elle? Il n'eſt donné qu'à l'homme tempé-

rant de diſcerner ce qu'il y a de bien dans toutes les choſes, de les diſtinguer entre elles par le ſecours du raiſonnement & de l'expérience, de faire toujours le meilleur choix, & de s'abſtenir conſtamment du mal. C'eſt ainſi que ſe forment les hommes honnêtes, les hommes vraiment heureux, les ſeuls dignes de vivre avec leurs ſemblables.

XV.

NOUS devons rapporter auſſi comment il formoit ſes amis à l'art de raiſonner (1). Perſuadé qu'en voyant soi-même les choſes comme elles sont en effet, on pouvoit aiſé-

(1) Il paroît que les principes que ſuivoit Socrate dans l'art de raiſonner tendoient à s'approcher de la méthode de l'abbé de Condillac, l'un des philoſophes qui, après

ment les faire connoître aux autres, il n'étoit pas ſurpris qu'avec des notions vagues & imparfaites on commençât par ſe tromper le premier, & qu'on entraînât les autres dans l'erreur. Auſſi ne ceſſoit-il jamais de s'occuper avec ſes amis de la recherche du vrai. Ce seroit un grand ouvrage de rapporter toutes ſes définitions. Je me contenterai d'en insérer ici quelques unes : elles ſuffiront pour faire connoître ſa maniere de conſidérer les choſes.

Voici d'abord comme il enviſageoit la piété. Dites-moi, mon cher Euthydeme, que penſez-vous de la

---

Locke, ait rendu le plus de ſervice à l'eſprit humain. Il n'a pas fait d'enthouſiaſtes, parceque la juſteſse d'eſprit n'en fait pas.

piété ? — Que c'eſt la plus belle des vertus. — Pourriez-vous me dire quel eſt l'homme pieux ? — C'eſt, je crois, celui qui honore les dieux. — Eſt-il permis à chacun d'honorer les dieux à ſa fantaiſie ? — Je ne le penſe pas : il exiſte des loix qui doivent régler notre culte. — Celui qui obſerve ces loix ſait donc comment il faut honorer les dieux ? — C'eſt ce que je crois. — Et celui qui ſait comment on doit honorer les dieux ne croit pas qu'on doive leur rendre un culte différent ? — Non, ſans doute. — Il ne les honorera donc pas autrement lui-même ? — Je ne le crois pas. — Obſerver les loix qui doivent régler le culte, c'eſt donc rendre aux dieux un culte légitime ? — Aſſurément. — Et celui

qui leur rend un culte légitime les honore comme ils doivent être honorés ? — Je n'en doute pas. — Et celui qui les honore comme il le doit eſt un homme pieux ? — Sans doute. —— Ainſi nous définirons l'homme pieux celui qui connoît & pratique le culte légitime que l'on doit rendre aux dieux. — Cette définition me paroît juſte.

XVI.

Est-il permis de ſe comporter avec les hommes ſuivant ſes caprices ? — Non vraiment ; mais celui qui connoît les loix que les hommes doivent réciproquement obſerver entre eux, a ſeul avec eux la conduite qu'il doit avoir. — Ce n'eſt donc qu'en obſervant ces loix qu'on pratique les devoirs de la ſociété ? —

Comment les pratiquer autrement ? — Et ce n'eſt qu'en les pratiquant qu'on ſe conduit bien avec les hommes ? Sans doute. — En ſe conduiſant bien avec les hommes, on remplit bien toutes les fonctions de la ſociété ? — Cela eſt clair. — Et en ſuivant ces loix on obſerve la juſtice ? — En doutez-vous ? — Vous ſavez donc ce que c'eſt qu'on appelle la juſtice ? — Ce que preſcrivent les loix. — Ceux qui font ce que les loix ordonnent rempliſſent donc en même temps & les loix & leur devoir ? — Cela eſt inconteſtable. — En obſervant la juſtice on eſt juſte ? — Je le crois. — Penſez-vous qu'on puiſſe obſerver les loix ſans ſavoir ce que les loix ordonnent ? — Je ne le penſe pas. —

Et ceux qui ſavent ce qu'il faut faire, croyez-vous qu'ils penſent ne le devoir pas faire ? — Ce seroit une abſurdité. — Connoiſsez-vous des gens qui faſsent ce qu'ils croient ne devoir pas faire à aucun égard ? — Je n'en connois pas. — Ainſi quand on sait les loix qui doivent régler notre conduite envers les hommes, on obſerve la juſtice ? — Pourroit-on s'en écarter ? — Et en obſervant la juſtice on eſt juſte ? — Pourroit-on l'être autrement ? — Nous définirons donc le juſte celui qui connoît les loix qu'il doit obſerver dans ſa conduite avec les hommes ? — Il me ſemble que c'eſt ainſi qu'on doit le définir.

XVII.

MAIS que dirons-nous de la

ſageſse ? qu'eſt-elle ? Les ſages, dites-moi, le sont-ils ſeulement dans les choſes qu'ils ſavent, ou peuvent-ils l'être même dans les choſes qu'ils ne ſavent pas ? — Ils ne peuvent l'être que dans ce qu'ils ſavent. Comment seroit-on ſage dans les choſes qu'on ignore ? — Ce sont donc les lumieres qui conſtituent les ſages ? — Eh ! qui pourroit les rendre ſages ſi ce n'étoient leurs lumieres ? — La ſageſse eſt-elle autre choſe que ce qui rend ſage ? — Je ne le crois pas. — C'eſt donc la même choſe que la ſcience ? — Il me le ſemble. — Et croyez-vous qu'un homme puiſse tout ſavoir ? — Bien loin de là ; je crois qu'il ne peut ſavoir que bien peu de choſe. — Le même homme ne

peut donc être ſage en tout ? — Il s'en faut bien. — Chacun ne peut donc être ſage que dans ce qu'il ſait ? — C'eſt ce que je crois.

XVIII.

VOULEZ-VOUS que nous recherchions de même la nature du bien ? — Comment nous y prendrons-nous ? — Croyez-vous que le même bien ſoit utile à tous ? — Je ne le penſe pas. — C'eſt apparemment parcequ'un bien qui vous paroît utile à l'un vous ſemble nuiſible à l'autre ? — Préciſément. — Le bien n'eſt-il pas, à votre avis, ce qui eſt utile ? — C'eſt cela même. — Ce qui eſt utile eſt donc un bien pour celui à qui il eſt avantageux.

— N'en eſt-il pas de même du beau ? Quand vous parlez de la

beauté d'un corps, d'un vaſe, ou de quelqu'autre objet, entendez-vous que cet objet ſoit beau pour quelque uſage que ce ſoit ? — Non, ſans doute. — Il eſt donc beau ſeulement pour l'uſage auquel il doit ſervir ? — Aſsurément. — Ce qui eſt beau sous un certain rapport d'utilité, le sera-t-il encore sous d'autres rapports ? — Ce n'eſt pas une conséquence. — Ainſi ce qui eſt utile eſt beau relativement à l'uſage auquel il eſt utile.

XIX.

NE placez-vous pas le courage au rang des belles choſes ? — Je le mets au nombre des plus belles. — Ce n'eſt donc pas à de petites choſes que vous le croyez utile ? — Je le crois du moins utile à tout ce qu'il

y a de plus grand. — Il s'exerce au milieu des dangers & ſur les choſes les plus terribles : mais eſt-il bon de ne les pas connoître ces choſes terribles ? — Au contraire, il faut les connoître. — Ceux qui bravent les dangers parcequ'ils ne les connoiſsent pas ne sont donc pas en effet courageux ? — Ils ne méritent pas ce titre ; car il faudroit le donner à bien des fous, à bien des poltrons. — Et ceux qui craignent des choſes qui n'ont rien de terrible ? — Ils le méritent encore moins. — Vous appellez donc courageux ceux qui ſe comportent bien dans les occaſions périlleuſes, & lâches ceux qui s'y conduiſent mal ? — Pourrois-je les appeller autrement ? — Mais ſe conduiroit-on bien dans ces

occaſions, ſans être capable d'en tirer parti ? — Cela eſt impoſſible. — Quand on s'y conduit mal, c'eſt qu'on ignore le parti qu'on en pourroit tirer ? — C'eſt une conséquence. — Chacun ſe conduit donc comme il croit devoir le faire ? — Comment ſe conduiroit-on autrement ? — Ceux qui ſe comportent mal ne ſavent donc pas comment ils pourroient faire pour ſe bien comporter ? — Ils ne le ſavent pas. — Ceux qui le ſavent le peuvent donc ? — Ils sont les ſeuls qui le puiſsent. — Ils ne peuvent donc ſe mal conduire qu'en s'égarant de leurs principes ? — C'eſt ce que je penſe. — Ce n'eſt donc qu'en s'égarant qu'on ſe conduit mal ? — Cela eſt vraiſemblable. — Ainſi ceux qui ſavent

tirer un bon parti des occaſions dangereuſes & terribles sont les hommes courageux; les lâches sont ceux qui l'ignorent. — Je le penſe comme vous.

XX.

SOCRATE mettoit une grande différence entre le gouvernement monarchique & la puiſsance tyrannique. Il penſoit que, dans la monarchie, les peuples obéiſsent de leur propre conſentement à une autorité toujours conforme aux loix; mais que, sous la tyrannie, ils ſe courbent malgré eux sous le joug d'un homme qui gouverne ſuivant ſon caprice & ſans conſulter les loix. Il appelloit ariſtocratie la république gouvernée par des citoyens qui ne veillent qu'à l'obſervation des

loix; plutocratie celle où dominent les citoyens qui ne doivent leur élévation qu'à leurs richeſses; & démocratie celle où tout le peuple ſe partage la puiſsance.

XXI.

Si quelqu'un ſe mettoit à le contredire, ſans avoir de bonnes raiſons à lui donner; ſi, par exemple, on lui ſoutenoit, ſans aucune preuve, qu'un homme étoit plus ſage, plus ſavant dans l'adminiſtration de l'état, plus courageux que celui dont il venoit de faire l'éloge, il ne permettoit pas à ſon adverſaire de s'égarer, & ramenoit la queſtion aux premiers principes. Vous dites donc que l'homme que vous nous vantez eſt bien meilleur citoyen que celui dont je parle? — C'eſt ce que je

ſoutiens. — Voyons donc; ne faut-il pas examiner d'abord quel eſt le devoir d'un citoyen ? — J'y conſens. — S'il s'agit de l'adminiſtration des finances, celui qui enrichira le plus la république ne l'emportera-t-il pas ſur ſes concitoyens ? — Cela eſt certain. — Et, dans la guerre, celui qui la rendra plus ſouvent victorieuſe de ſes ennemis ? — Sans doute. — Et, dans les négociations, celui qui lui ménagera plus habilement l'alliance des peuples qui combattoient contre elle ? — Je ne vous conteſte pas cela. — Et, dans l'aſſemblée du peuple, celui qui ſaura le mieux appaiſer les diſſentions, qui ramenera le plus aiſément la concorde ? — C'eſt ce que je crois.

C'eſt ainſi qu'en réduiſant les queſtions à leur plus grande ſimplicité, il rendoit la vérité ſenſible à ſes adverſaires.

Quand il vouloit établir un ſentiment, il procédoit par les principes les plus généralement avoués, perſuadé que c'étoit la méthode de porter la démonſtration juſqu'à l'évidence. Auſſi n'ai-je connu perſonne qui sût mieux amener ſes auditeurs à convenir de ce qu'il vouloit leur prouver. C'eſt, diſoit-il, parcequ'Ulyſſe ſavoit déduire ſes preuves des idées reçues par ceux qui l'écoutoient, qu'Homere a dit de lui que c'étoit un orateur sûr de ſa cauſe.

XXII.

JE crois en avoir dit aſſez pour

prouver que Socrate expoſoit ſes principes avec la plus grande ſimplicité. Je vais rapporter maintenant combien il s'appliquoit à rendre ſes diſciples capables de bien remplir les fonctions qui leur convenoient. Je ne connois perſonne qui ſe ſoit donné tant de peine pour bien juger les talents de ceux qu'il s'étoit chargé de conduire, pour ſavoir à quoi chacun d'eux étoit propre. Il leur enſeignoit, avec un zele infatigable, tout ce qu'il ſavoit de convenable à un homme bien né, & les adreſſoit à des gens inſtruits, pour qu'ils appriſent d'eux ce qu'il ignoroit lui-même.

Il ne négligeoit pas de leur montrer que, dans chaque ſcience, il eſt un point où il faut s'arrêter, &

qu'on ne doit pas franchir dans une éducation bien dirigée.

Qu'on apprenne, diſoit-il, aſsez de géométrie pour ſavoir, au beſoin, meſurer exactement une terre qu'on veut vendre ou acheter, pour diviſer en portions un héritage, ou pour diſtribuer le travail aux ouvriers. Cela eſt ſi facile, ajoutoit-il, que, pour peu qu'on s'y applique, on ne ſe trouvera jamais embarraſsé ſur aucune meſure, & qu'on pourroit prendre les dimenſions de la terre entiere. Mais il n'approuvoit pas qu'on s'élevât juſqu'aux difficultés de cette ſcience; &, quoiqu'il ne les ignorât pas lui-même, il diſoit qu'elles pouvoient occuper toute la vie d'un homme, le détourner des autres études utiles, & qu'il

n'en voyoit pas l'utilité (1).

Il vouloit qu'on sût assez d'astronomie pour connoître, à l'inspection des signes célestes, les heures de la nuit, les jours du mois & les saisons de l'année; pour ne pas s'égarer en route, pour se conduire sur mer, & pour relever les sentinelles: science si aisée, ajoutoit-il, qu'elle est à la portée de tous les chasseurs de nuit, de tous les navigateurs, de tous ceux en un mot qui veulent bien y donner quelque attention. Mais pousser cette étude jusqu'au point de connoître les dif-

(1) Socrate méprisoit les difficultés de la géométrie, des mathématiques, de l'astronomie, parceque de son temps on ne les avoit pas encore assez approfondies pour en reconnoître l'utilité.

férentes orbites que décrivent les corps céleſtes, ſe conſumer à chercher la grandeur des planetes & des étoiles, leur diſtance de la terre, leur marche & les cauſes de leurs révolutions ; c'eſt ce qu'il déſapprouvoit fortement, parcequ'il ne voyoit à toutes ces ſpéculations aucune utilité. Et ce n'étoit pas par ignorance qu'il les mépriſoit ; il en avoit même fait une étude aſsez approfondie : mais il ne vouloit pas qu'on perdît à des travaux ſuperflus un temps qui pouvoit être utilement employé.

En général il condamnoit que l'on eût l'orgueil de ſe livrer à l'étude du ciel, & de vouloir pénétrer les œuvres des dieux. Il ne penſoit pas que les hommes puſsent décou-

vrir ces ſecrets, & il croyoit même qu'on ne pouvoit, ſans déplaire aux dieux, ſonder les myſteres qu'ils n'ont pas daigné nous manifeſter. S'abandonner à ces ſublimes ſpéculations, c'eſt riſquer, diſoit-il, de ſe perdre dans toutes les folies d'Anaxagore, qui fit ſa principale étude d'expliquer les opérations des dieux ſur la nature. Quand Anaxagore diſoit que le ſoleil eſt la même choſe que le feu, il ne connoiſſoit donc pas même le feu, que les hommes peuvent regarder impunément, tandis qu'ils ne ſauroient fixer l'éclat du ſoleil ; il ignoroit donc que le ſoleil noircit la peau, & que le feu ne produit pas cet effet ; il ne ſavoit donc pas que les productions de la terre ne reçoivent la vie & l'accroiſ-

sement que des rayons du ſoleil, & qu'au contraire la chaleur du feu les détruit. En diſant que le ſoleil étoit une pierre enflammée, il n'avoit donc pas remarqué que les pierres expoſées au feu ne donnent pas de lumiere, & sont bientôt calcinées, tandis que le ſoleil, toujours inaltérable, brille toujours d'un nouvel éclat.

Il conſeilloit l'étude de la ſcience des nombres ; mais il recommandoit, comme pour les autres ſciences, de ne point s'engager dans la ſolution de vains problêmes qui ne ſatisfont que la curioſité. Il examinoit lui-même juſqu'à quel point toutes les connoiſsances pouvoient être utiles, & c'étoit ſouvent le ſujet de ſes entretiens avec ſes amis.

Il les exhortoit fortement à ne pas négliger leur ſanté, & à conſulter là-deſſus des gens inſtruits : il les engageoit ſur-tout à bien obſerver, dans tout le cours de leur vie, quels aliments, quelles boiſſons, quels genres d'exercice leur étoient les plus convenables, & quel emploi ils en devoient faire pour conſerver la ſanté la plus parfaite. Il aſſuroit qu'en ſe conduiſant avec cette prudence, on trouveroit difficilement un médecin qui sût mieux que soi-même ce qui convient à ſa propre ſanté.

Si quelqu'un vouloit s'élever au-deſſus des connoiſſances humaines, il lui conſeilloit de s'appliquer à la divination. Quand on connoît, diſoit-il, les ſignes que les dieux nous

donnent de leur volonté, on ne manque jamais de recevoir leurs avis.

XXIII.

MAIS il disoit qu'un génie lui montroit, par des signes certains, ce qu'il devoit faire, ce qu'il devoit éviter; & cependant il a été condamné à la mort! Osera-t-on pour cela le soupçonner de mensonge? Observons d'abord que son âge ne lui promettoit plus que bien peu de temps à vivre, & que sa condamnation n'a guere devancé le terme naturel de ses jours; qu'il n'a perdu que la portion la plus pénible de la vie, que celle où l'esprit éprouve toujours quelque affoiblissement. Il a donc peu perdu: mais il s'est couvert de gloire en déployant toute la vigueur de son ame, en défendant

ſa cauſe avec toute la force de la vérité, de la juſtice & de la liberté, en recevant l'arrêt de ſa mort avec autant de douceur que de courage. On convient qu'aucun homme dont on ait conſervé la mémoire n'a mieux ſoutenu les approches de la mort.

En effet, il fut obligé de vivre encore trente jours après ſa condamnation : les fêtes de Délos tomboient préciſément dans ce mois, & perſonne ne peut être puni de mort que le vaiſſeau ſacré ne ſoit revenu de cette isle. Tous ceux qui le virent pendant ce délai reconnurent qu'il n'avoit rien changé à ſa maniere ordinaire de vivre. On admiroit ſon inaltérable ſérénité, la gaieté même de ſon humeur, & on

le mettoit au-deſsus de tous les hommes des ſiecles paſsés. En effet peut-on mourir avec plus de conſtance? peut-on avoir une plus belle fin? & la fin la plus belle n'eſt-elle pas en même temps la plus heureuſe & la plus agréable aux dieux?

XXIV.

JE vais placer ici ce que je tiens d'Hermogene, fils d'Hipponique. Mélitus avoit déja porté l'accuſation contre Socrate, & ce ſage s'entretenoit de tout autre choſe que de ſon procès. Vous devriez bien vous occuper de votre défenſe, lui dit Hermogene. — Eh quoi! répondit Socrate, ne voyez-vous pas que je m'en suis occupé toute ma vie? — Comment cela? — En ne faiſant autre choſe que conſidérer

ce qui eſt juſte ou injuſte ; en obſervant toujours la juſtice, en fuyant toujours l'iniquité. Aurois-je donc pu méditer une plus belle défenſe ? — Mais ne voyez-vous pas, mon cher Socrate, que les juges d'Athenes ont déja fait périr bien des innocents, & qu'ils ont abſous bien des coupables ? — Que vous dirai-je ? j'ai déja voulu, mon cher Hermogene, m'occuper d'une apologie que je prononcerois devant mes juges ; mon génie m'en a toujours détourné. — Ce que vous dites m'étonne. — Pourquoi s'étonner, ſi les dieux jugent qu'il eſt avantageux pour moi que je finiſſe ? Ne ſavez-vous pas que, juſqu'au moment de mon accuſation, aucun homme n'a mieux vécu, n'a vécu plus agréa-

blement que moi ? car je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en cherchant à devenir meilleur ; ni plus agréablement, qu'en ſentant qu'on le devient en effet. C'eſt un bonheur que je n'ai ceſsé d'éprouver juſqu'à préſent, & dont je me suis rendu témoignage en interrogeant ma conſcience, en fréquentant les autres, en me comparant avec eux. Mes amis m'ont jugé comme moi ; & je ne puis croire que ce ſoit par un aveuglement de tendreſse, car tous les amis porteroient le même jugement ſur ceux qu'ils aiment : non, mes amis ne ſe sont pas aveuglés, mais ils ont cru qu'ils devenoient eux-mêmes meilleurs dans mon commerce. Que gagnerois-je à vivre plus long-temps ? J'éprouverois

peut-être tous les maux qui accompagnent la vieilleſse : mes oreilles s'affoibliroient auſſi-bien que mes yeux; mon intelligence perdroit chaque jour de ſa force ; chaque jour je deviendrois plus incapable d'apprendre & de retenir; & les facultés dont j'ai le mieux joui seroient les premieres dont on me verroit privé. Si je n'avois pas alors le ſentiment de toutes ces pertes, ce seroit avoir déja ceſsé de vivre; &, ſi je pouvois les ſentir, je traînerois la vie la plus triſte & la plus malheureuſe.

Mais je mourrai injuſtement! Eh bien! la honte en retombera ſur les auteurs de ma mort. Y aura-t-il donc quelque honte à moi d'avoir été mal connu, d'avoir ſouffert une injuſtice ? Je porte mes regards ſur l'an-

tiquité ; & je ne vois pas que la même renommée ſe partage entre les auteurs & les victimes de l'injuſtice. Non, ſans doute, les hommes, après ma mort, n'auront pas les mêmes ſentiments pour Socrate & pour ſes bourreaux. Ils rendront toujours témoignage que je n'ai jamais fait injure à perſonne, que je n'ai rendu jamais aucun homme plus méchant, & que j'ai travaillé conſtamment à rendre meilleurs ceux qui m'ont fréquenté.

Voilà ce qu'Hermogene & pluſieurs autres ont entendu de ſa bouche.

XXV.

Tous ceux que leurs penchants entraînent au bien & qui ont connu Socrate le regrettent encore, parce-

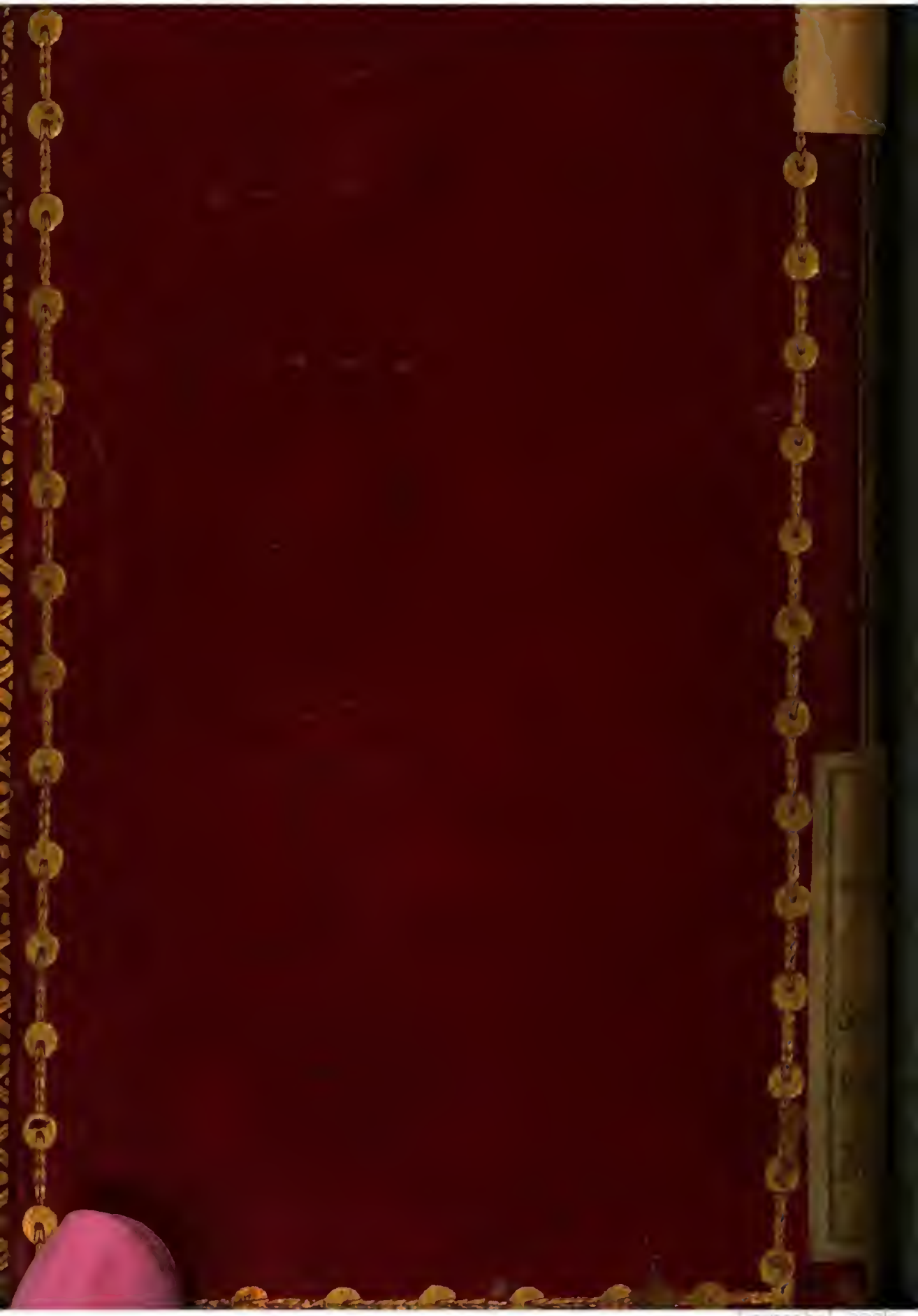
qu'ils trouvoient auprès de lui les plus grands ſecours dans la recherche de la vertu. Je l'ai bien connu: je l'ai vu tel que je l'ai dépeint; ſi religieux, qu'il n'oſoit rien entreprendre ſans un avis du ciel; ſi juſte, qu'il ne s'eſt jamais permis de faire le moindre tort à perſonne, & qu'il faiſoit le plus grand bien à tous ceux qui recherchoient ſon amitié; ſi tempérant, qu'il ne préféra jamais ce qui paroiſſoit le plus agréable à ce qu'il croyoit le plus honnête; ſi prudent, qu'il ne ſe trompoit jamais entre le bon & le mauvais parti: il n'avoit pas beſoin pour cela de conſulter les autres; il n'avoit qu'à ſuivre le ſentiment exquis auquel il ſe laiſſoit conduire. Enfin capable d'éclaircir les plus grandes difficultés,

de donner, des choſes les plus abſtruſes, les définitions les plus claires; habile à connoître les hommes; toujours prêt à les reprendre de leurs fautes, à les porter à l'honneur & à la vertu : tel m'a paru Socrate, & c'eſt dire aſsez qu'il étoit le meilleur & le plus heureux des humains. Que ceux qui ne seront pas de mon ſentiment comparent les mœurs des autres hommes à celles de Socrate, & qu'ils le jugent.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les ENTRETIENS DE SOCRATE PAR XÉNOPHON, qui m'ont paru préſentés ici d'une maniere digne de ce célebre Moraliſte; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion.

A Paris, ce 4 Janvier 1784.

GUYOT.